

Dans les Forêts d'Afrique

In den Wäldern Afrikas¹

Des silhouettes brunes se glissaient autour du feu dont les flammes rougeâtres n'éclairaient qu'une petite partie de la vallée.

Il flambait au-dessus d'un rempart de plantes épineuses dont les fleurs allaient s'ouvrir pour la nuit et répandaient un doux parfum. Attirés par ce parfum, de grands papillons multicolores voltigeaient autour des fleurs en un léger bruissement.

Mais les gens qui se pressaient autour du feu pour obtenir une bonne place ne voyaient ni ne ressentait cette beauté. Même en d'autres circonstances, ils ne l'auraient d'ailleurs pas remarquée. Il fallait des choses plus frappantes et plus tangibles pour attirer leur attention.

Une certaine inquiétude paraissait maintenant se manifester dans leur comportement. Accroupis sur le sol, ils formaient une épaisse couronne si bien que leurs corps bruns et à moitié vêtus se touchaient sans qu'ils le remarquent. Ils en avaient l'habitude.

Leurs yeux étaient fixés avec avidité sur une grosse pièce de viande qu'on était en train de faire rôtir lentement au-dessus du feu.

Des gouttes de jus tombaient dans les flammes et répandaient une acre odeur de brûlé qui dominait les parfums alentour. Les gouttes cessèrent de tomber et une croûte brune se forma à la surface du rôti. Ils en avaient l'eau à la bouche et, de leurs langues roses, ils se mirent à se lécher bruyamment les lèvres.

Un peu en retrait, deux femmes remplissaient de lait de chèvre de nombreuses petites coupes d'argile dont aucune ne ressemblait à l'autre. Ces objets sortaient des mains des femmes de la tribu. Chacune d'entre elles avait une manière différente de décorer ses poteries. Elles étaient fières d'inventer toujours du nouveau.

Les deux femmes venaient de terminer le travail qu'elles avaient accompli silencieusement, avec des mouvements nonchalants. En même temps, les bruits de lèvres s'amplifiaient, le repas était prêt.

Deux hommes se levèrent à l'appel strident de la femme qui surveillait le rôti. Avec de petits tambours d'os, ils faisaient en cadence un bruit assourdissant ; après un temps apparemment bien déterminé, ce bruit s'arrêta tout aussi brusquement qu'il avait commencé. Maintenant ils prêtaient l'oreille. Un cri de hibou se fit entendre dans le voisinage.

Ils regagnèrent alors leur place, visiblement satisfaits, et attendirent avec les autres. Mais leur patience fut mise à rude épreuve. Il s'écoula encore beaucoup de temps. Enfin, on vit s'approcher une lumière. Quelques instants plus tard, on put distinguer des personnes qui s'acheminaient vers le feu.

Sous la conduite de deux noirs presque dévêtus, portant à la main des torches de bois

1 Texte paru en 1937, sans nom d'auteur, dans la revue « Die Stimme », cahiers 6 à 12.

enflammées pour éclairer avec soin le chemin, cinq silhouettes féminines s'avançaient.

Elles étaient à présent arrivées au milieu du cercle de lumière. Les hommes assis se levèrent d'un bond et se mirent à émettre des sons étrangement chantants en signe de soumission et de bienvenue, mais ces sons ressemblaient davantage au cri d'une bête sauvage réclamant sa nourriture.

Les deux hommes prirent place à l'arrière du cercle, à proximité du rempart de buissons, pendant que les cinq femmes s'approchaient du feu qui les illuminait.

Quatre d'entre elles étaient habillées de la même façon : elles portaient un pagne de couleur tissé avec des fibres, enroulé autour de leur corps, et un grand carré de tissu percé en son centre d'un trou assez grand pour laisser passer la tête. Leurs jambes étaient nues, à moins de considérer comme vêtement l'épaisse touffe de fibres qui était fixée à leurs chevilles. Ces femmes étaient d'âges différents ; deux paraissaient encore relativement jeunes alors que les deux autres étaient assez âgées.

Elles étaient bien nourries ; leurs grosses joues luisaient de graisse, de même que leurs membres quand ils n'étaient pas recouverts d'ornements tressés. Des lèvres protubérantes donnaient aux visages, qui n'étaient pas laids en eux-mêmes, un aspect repoussant.

Un bâtonnet d'ivoire leur traversait le bas du nez ; d'autres également étaient fixés dans leurs cheveux noirs et crépus. La cinquième femme était toute différente : elle avait un visage brun de forme allongée, des lèvres minces et un nez non déformé.

Elle portait un vêtement blanc qui semblait être tissé. Comme c'était le cas de ses compagnes, sa tête, petite, émergeait d'une ouverture pratiquée au milieu du vêtement. Toutefois, cette robe blanche, qui lui descendait jusqu'aux pieds, l'enveloppait entièrement et était retenue à la taille par un cordon multicolore de fibres nouées qui la remontait un peu pour faciliter la marche.

Tel un être venu de loin, cette femme se tenait parmi les autres. Il était difficile d'évaluer son âge, mais elle ne devait plus être de toute première jeunesse.

“ Bu-anan ! Lui crièrent les gens. Bu-anan, Mère blanche !”

Sans répondre, elle se rendit vers le siège préparé pour elle et fait d'une peau de lion pliée plusieurs fois. Ainsi se trouvait-elle assise plus haut que les autres qui avaient leur place à même le sol. Les deux plus jeunes femmes arrivées en sa compagnie restèrent debout derrière elle, tandis que les deux autres s'avançaient vers le feu pour aider à enlever la viande et à la poser sur des pierres plates.

Ensuite vinrent deux hommes qui la coupèrent avec leurs petits couteaux de bronze selon le nombre de parts indiqué par les femmes. Bu-anan se leva avec une certaine grâce. Elle étendit les bras devant elle, les paumes tournées vers le haut.

“Anu, Dieu, nous te remercions de ce repas savoureux !” dit-elle d'une voix au timbre agréable et presque chantant.

C'est alors qu'on lui apporta les pierres sur lesquelles la viande fumait, coupée en tranches. Avec un outil pareil à un poignard, elle prit les tranches une à une et les tendit aux femmes et aux hommes qui s'approchaient d'elle pour s'en saisir à l'aide d'un instrument semblable au sien.

Mais elle ne distribuait pas les morceaux sans discernement. Au préalable, elle regardait bien la personne qui attendait sa part et ajoutait souvent quelques mots en servant la viande.

“Tu as peu travaillé aujourd'hui, tu pourras te contenter de moins de nourriture”, dit-elle à une jeune fille qui, avec sa portion, se glissa bien vite derrière les autres pour cacher sa honte.

A un homme, par contre, elle donna deux morceaux en ajoutant :

“Grâce à ta vigilance, notre bétail a aujourd'hui été sauvé d'un jaune. Accepte ce qui te revient de droit !”

Tous étaient satisfaits et regagnaient leur place, non sans avoir au préalable reçu des mains des jeunes filles une coupe pleine de lait.

Au cours du bruyant et rapide festin qui s'ensuivit, aucune parole ne fut prononcée. Bu-anan ne participait pas aux agapes. Elle ne prit qu'une coupe de lait et la but lentement comme si des pensées profondes l'absorbaient. Vers la fin du repas, les gens se mirent à la regarder.

“Bu-anan réfléchit, Bu-anan va nous dire quelque chose !” chuchotaient-ils entre eux.

De toute évidence, ils s'en réjouissaient. La viande avait été entièrement consommée, et chacun n'avait droit qu'à ce qu'il venait de recevoir. Par contre, les jeunes filles remplissaient les coupes de lait une deuxième, et même une troisième fois lorsqu'on le leur demandait.

Finalement, la réserve dont on disposait fut, elle aussi, épuisée. Les gens se redressèrent et, pleins d'attente, regardèrent Bu-anan.

Soudain, elle se mit à parler à voix basse, si basse qu'il était presque miraculeux que les hommes puissent comprendre ses paroles. Mais ils en avaient l'habitude et savaient que la voix de la voyante gagnerait en force à mesure qu'elle parlerait.

“En des temps lointains, très lointains, des temps si éloignés que seuls des yeux tournés vers le passé peuvent les voir, vivait ici l'homme-buffle. Il était fort, mais il était sauvage. Il ne connaissait pas les usages. Selon son bon plaisir, il se précipitait sur tout ce qu'il rencontrait sur son chemin et le renversait. Son baleine était brûlante ; telle la fumée du feu, il la soufflait par les narines. Il ne portait pas de vêtement, car son corps était recouvert d'un pelage brun et crépu.”

Elle s'interrompit, comme pour laisser monter cette image de façon vivante devant les âmes de ses auditeurs. Puis elle continua, cette fois-ci d'une voix déjà un peu plus forte :

“Vous pensez sans doute à un véritable buffle, et vous vous étonnez que je l'appelle l'homme-buffle. Mais c'était un homme ! Il marchait sur deux pieds, comme vous le faites ; quant aux deux autres, il les étendait devant lui. Ses cornes également n'étaient pas enracinées dans sa tête, mais il les portait attachées avec un ruban d'écorce, comme vous le faites pour vos couronnes de plumes.”

Une nouvelle image naquit en ceux qui écoutaient, mais elle n'était plus aussi claire. Des buffles, ils en voyaient souvent, et ils pouvaient se les représenter. Mais penser à un buffle sur deux jambes, c'était presque impossible !

Cependant, Bu-anan estima qu'elle leur avait laissé suffisamment de temps pour réfléchir. Elle leva légèrement la tête et, doucement, ses mains se levèrent aussi ; à l'encontre des mains courtes et potelées des autres femmes, elles étaient longues et fines.

“L'homme-buffle avait une femme. Je ne sais pas comment il l'avait trouvée. Elle s'appelait Ra-a et c'était une vraie femme humaine, mais plus grande que nous le sommes à présent. Il n'y avait pas longtemps qu'elle était auprès de lui lorsqu'elle s'aperçut que la lumière du jour était éteinte. L'obscurité était complète alentour car les astres de la nuit eux aussi étaient

endormis.

Elle commença à pleurer. Mais l'homme-buffle se moqua d'elle.

"Allons dormir, Ra-a, lui dit-il, il viendra bien un moment où le jour reviendra."

Mais elle avait peur que beaucoup de temps ne s'écoule avant que la lumière se remette à briller. Et si les ténèbres régnaient sur le monde, toutes les bêtes de la nuit oseraient sortir ainsi que tout ce qui est mauvais et méchant !

Mais elle savait aussi qu'au-dessus du monde vivait un Seigneur vers lequel on pouvait aller dans la plus grande détresse. Alors elle envoya ses pensées vers le haut, en une ardente supplication, sur les ailes du sage hibou."

D'une voix candide, la voyante interrompit son récit présenté jusqu'alors de façon solennelle et dit :

"Je ne sais si le hibou a pu aller jusqu'en haut. Je pense que des êtres ont dû venir à sa rencontre et que, de leurs mains bonnes et douces, ils recueillirent ses prières pour les porter vers le Seigneur."

Puis elle reprit son récit :

"Mais Ra-a avait demandé que le Seigneur daigne lui envoyer de l'aide, car elle voulait aller chercher le soleil. Et elle quitta l'homme-buffle qui lui rendit ce départ difficile parce qu'il ne voulait pas se passer d'elle.

Elle marcha sur du sable et des épines, sur des serpents et des crapauds, car elle ne voyait pas où elle posait ses pieds meurtris. Sa crainte était grande, mais elle ne renonçait pas. Chaque fois qu'elle se sentait faiblir, elle s'écriait : "Seigneur !" et une force nouvelle l'inondait.

Enfin, elle trouva le soleil !

Le malin l'avait enfermé dans un grand coffre de pierre, en compagnie d'un bélier. Il avait plongé le coffre dans une eau profonde. A travers une fente de ce coffre, Ra-a vit les rayons du soleil et elle fut si heureuse qu'elle faillit en mourir.

Par trois fois, elle s'écria : "Seigneur !" car il lui fallait une triple force.

Elle put alors élargir suffisamment la fente pour que le bélier y introduise sa corne. Après cela, il ne fut guère difficile à l'auguste et lumineux soleil de se glisser au dehors et, à son tour, le bélier se libéra.

Ra-a fit sortir le soleil de l'eau et le ramena sur la voûte céleste. Tant que la lumière du ciel était dans la main de Ra-a, le malin ne pouvait lui nuire, car la Force du Seigneur était avec elle.

Et le soleil n'a plus jamais disparu. Depuis lors, il s'appelle Ra-na ; c'est le nom que nous lui donnons tous. Auparavant, on l'appelait Ta-te-ki, comme disent encore nos enfants."

Bu-anan se tut. Les autres s'animèrent. L'histoire leur avait plu. Comme ce serait terrible si aujourd'hui on venait à nouveau à voler le soleil !

"Bu-anan irait le chercher pour nous, comme le fit Ra-a", dit une femme pour les rassurer.

"Qu'est-il advenu du bélier ?" voulut savoir un des hommes.

"C'est vrai, le bélier ! Le bélier ! Tu ne nous as rien dit d'autre sur lui !" s'écrièrent-ils tous.

Bu-anan leva les yeux et un très léger sourire glissa sur ses lèvres.

"Le bélier ne pouvait plus retourner sur la Terre parce qu'il avait trop goûté à la splendeur

du soleil”, leur expliqua-t-elle. “Il lui est permis de demeurer au ciel ! Vous pouvez d'ailleurs l'y voir pendant la nuit.”

“Est-ce depuis ce temps-là que nous sacrifions des béliers ?” demandèrent quelques hommes.

Bu-anan acquiesça.

“C'est exact, mais nous ne les sacrifions plus à Ra-a, qui n'était qu'une simple femme humaine. C'est à Anu, le Seigneur, que nous sacrifions le bélier blanc à tête noire, et à son fils un bélier tout blanc, ou bien un agneau s'il se trouve qu'il n'y ait pas de bélier tout blanc dans le troupeau !”

Tout agités, les hommes continuèrent à bavarder, mais ils étaient si fortement sous l'influence de la Mère blanche que, même alors, ils baissaient la voix. Un jour, Bu-anan avait quitté le feu parce qu'ils avaient crié trop fort et sans se contrôler. Il ne fallait plus que cela se produise.

Ils observaient constamment le visage de la voyante, ne voulant pas laisser échapper le moment où elle leur parlerait encore. Et ils n'avaient pas tort car elle releva une fois encore son mince visage et sa voix se fit entendre :

“La femme qui s'appelait Ra-a triompha des ténèbres. Il devra toujours en être ainsi selon la Volonté du Seigneur. Les femmes et les jeunes filles ont en elles plus de clarté que les hommes auxquels, par contre, ont été données plus d'intelligence et davantage de force physique. Les femmes doivent déposer leurs prières sur les ailes du hibou et demander la force d'Anu chaque fois qu'elles en ont besoin.

Elles doivent veiller à ce que les mœurs de la tribu deviennent toujours plus lumineuses et plus pures si elles veulent subsister sous le regard d'Anu. Pour que les femmes puissent agir ainsi, vous, les hommes, vous devez les considérer comme votre bien le plus précieux. Ne les touchez pas avec des mains impures, ne les approchez pas avec des pensées impures ! Elles doivent être les rayons qu'Anu vous envoie d'en haut pour éclairer votre vie. Oseriez-vous ternir les rayons du soleil ?”

Tous déclarèrent que jamais ils n'auraient cette idée.

“Nous allons nous séparer à présent. La soirée fut belle. Remercions Anu !”

La voyante s'avança au milieu du cercle où les flammes étaient déjà sur le point de s'éteindre. A nouveau, elle étendit les bras tout droit devant elle. Son vêtement blanc se déploya, semblable à de grandes ailes.

“Anu, Dieu, nous te remercions ! Dépose un peu de ta force dans mes mains ouvertes, afin que je la transmette. Qu'en cette nuit ta bénédiction retombe sur nous !”

Quand elle eut terminé, elle éleva les bras et tourna la paume de ses mains vers le bas, comme si elle voulait déverser la force reçue sur les têtes inclinées de sa tribu.

Les deux hommes à la peau sombre s'étaient bien vite approchés et, ayant arraché des torches aux flammes, ils éclairaient à présent le chemin que Bu-anan devait parcourir, entourée de ses quatre femmes.

Personne ne prononça une parole. On aurait par là annihilé l'effet de la force reçue.

Lorsque la Mère blanche se fut éloignée quelque peu, les autres s'emparèrent aussi de torches allumées et se hâtèrent de regagner leur demeure. Là où le feu avait flamboyé, il ne

restait plus qu'un monticule de cendres. --

Quelques jours avaient passé. Le soleil brillait de tous ses feux au-dessus de Tuimah- Uru, l'agglomération des gens de Tui-mah.

Il brillait au-dessus d'un ensemble de huttes rondes qui ressemblaient à des corbeilles renversées ; elles étaient faites de paille, de branches et d'herbes tressées. A la base de ces huttes se trouvait une ouverture par laquelle il était impossible de pénétrer debout : on ne pouvait y entrer qu'en rampant, à la façon des animaux.

Cependant, en haut, là où la pente raide de la corbeille passait à la rondeur du couvercle, plusieurs trous obliques laissaient bien pénétrer la lumière et l'air, mais pas la pluie, si toutefois celle-ci ne venait pas traîtreusement de côté. Dans ce cas, on était bien obligé de supporter l'humidité.

A l'intérieur, la hutte entière était tapissée de peaux et proprement entretenue. Celui qui la salissait n'avait plus jamais le droit d'y entrer. A certaines époques de l'année, on allait même jusqu'à secouer les peaux à l'extérieur et à les exposer aux rayons du soleil afin qu'elles absorbent sa force bénéfique. Si les hommes rapportaient de nouvelles peaux, on donnait les anciennes, la plupart du temps aux veuves.

Adossé à ces huttes singulières, du côté protégé du vent, on avait construit une sorte de hangar ouvert, en bois, où tous les ustensiles de la famille étaient entreposés. C'était la fierté des femmes d'avoir des coupes, des corbeilles, des couteaux et des récipients aussi beaux que possible et de les ranger en un alignement impeccable.

Les outils et les armes des hommes étaient appuyés sur le côté. Il y avait également un coffre en pierre dans lequel on rangeait les vêtements. La plus grande ambition des femmes était de remplir ce coffre jusqu'au bord avec des pièces travaillées avec art. En dehors de l'agglomération, jusqu'à une distance considérable, paissaient d'importants troupeaux de chèvres, de moutons, de vaches, de buffles, ainsi que des chevaux zébrés au poil hérissé.

Les hommes choisissaient soigneusement les pâturages pour les animaux qui leur appartenaient en commun. Ils étaient responsables envers la tribu entière du bien-être des troupeaux qui leur étaient confiés.

Quand arrivait la tonte des moutons, on mettait la laine en réserve jusqu'au moment où les femmes pouvaient en faire quelque chose. Alors Bu-anan la distribuait suivant le nombre de membres que comportait chaque famille, et il incombait aux femmes d'en tirer le meilleur parti.

Il en allait de même pour les peaux de chèvre avec lesquelles les hommes savaient fabriquer un cuir souple qui servait à confectionner leurs vêtements de fête.

La véritable occupation des hommes était l'élevage du bétail et la chasse. De plus, ils préparaient le cuir, construisaient des cases et faisaient les plus gros travaux. Les femmes cultivaient les quelques champs à proximité des cases. Il y poussait une sorte de millet avec lequel, après l'avoir écrasé entre de grosses pierres, elles faisaient le pain en commun.

Avec le lait de chèvre, ce pain constituait pour tous la nourriture de base. Quant aux vaches, on ne prenait pas leur lait ; les hommes pensaient que cela ferait mourir les veaux. Or, ils désiraient avoir beaucoup de jeunes bêtes parce qu'ils préféraient leur viande à celle des

animaux plus âgés.

Les enfants, que l'on faisait travailler dès leur jeune âge, étaient tenus de chercher des dattes, des figues et d'autres fruits pour compléter la nourriture. On leur faisait également ramasser des œufs qu'ils pouvaient prendre à certains oiseaux, avec la permission de Bu-anan.

Non loin de l'agglomération se trouvait un lac assez profond, mais son eau ne pouvait rafraîchir ni hommes ni bêtes car elle était la plupart du temps grise et marécageuse. Beaucoup de grands animaux venaient s'y abreuver le soir ; en outre, ces eaux grouillaient d'affreux crocodiles qui y vaudraient leur corps couverts d'écailles.

Par bonheur, une petite rivière alimentait ce lac. Avant qu'elle s'y déverse, on avait pu l'amener dans une sorte de bassin construit en pierres, où l'on pouvait puiser l'eau à volonté. Certes, si la pluie ne tombait pas pendant un certain temps, il pouvait y avoir pénurie, mais Anu leur venait toujours en aide.

Par cette belle matinée ensoleillée, Bu-anan sortit de sa case. C'était la plus belle et la plus grande de l'agglomération, et elle y habitait seule. Ses femmes vivaient dans deux logements tout proches, et les serviteurs noirs, les esclaves, logeaient encore un peu plus loin, dans une vaste hutte ronde.

Les femmes avaient étendu un tissu blanc devant l'entrée de la hutte pour que Bu-anan ne salisse ni sa robe ni ses mains lorsqu'elle sortait en rampant.

Il n'était guère facile de se glisser hors des huttes à la manière des animaux et de se remettre debout immédiatement. Bu-anan maîtrisait cet art difficile avec une perfection telle que ce qui provoquait souvent des rires chez les autres paraissait gracieux chez elle.

Pour sortir, bien des femmes se roulaient en boule, et il leur fallait un certain temps avant d'être capables de se relever.

Une fois debout, la Mère blanche se rendit tout de suite à la rivière pour se mouiller le visage et les mains, puis elle s'assit sur la berge et trempa ses pieds dans l'eau courante. A cet instant, une femme s'approcha d'elle.

"A quoi pense Bu-anan ?" demanda-t-elle avec une confiance mêlée de respect.

Bu-anan tourna la tête.

"C'est toi, Pa-uru ?" dit-elle étonnée. "Je te croyais en train de tisser depuis longtemps !"

La femme perçut bien le reproche mais, pour une fois, elle fit semblant de ne pas l'entendre.

"J'ai installé ma fille Pa-un au métier à tisser et je suis partie à ta recherche, Mère blanche. J'ai une chose importante à te demander."

Bu-anan sortit les pieds de l'eau et se tourna vers son interlocutrice. "

Parle !" dit-elle, et ses yeux étaient plus aimables que ses paroles un peu sèches.

"Tu sais, Bu-anan, que je ne suis pas née dans cette tribu. Amru, mon mari, m'enleva un jour lorsqu'il me rencontra durant la chasse au jaune. Cela me convenait, et je suis restée avec plaisir. Mes parents ont pensé que j'étais morte."

"Comment le sais-tu, Pa-uru ?" lui demanda Bu-anan. "Peut-être t'ont-ils cherchée ?"

"Je sais qu'ils ne l'ont pas fait, car depuis ce matin à l'aube mon frère se trouve dans notre case. Il s'est égaré en chassant. Hier, notre feu a attiré son attention sur l'agglomération, mais il n'a pas osé s'approcher et il est resté couché derrière le rempart d'épines. Sans doute s'est-il

endormi. Aujourd'hui, il est venu à ma recherche parce qu'il m'a vue et reconnue hier. Maintenant, il est chez nous.”

La femme termina son récit avec un soupir de soulagement. Son discours lui paraissait extrêmement long.

Plusieurs pensées traversèrent Bu-anan, mais il fallait les réserver pour plus tard. Pour le moment, elle devait répondre à la question que la femme n'avait pas prononcée.

“Et maintenant tu voudrais savoir si tu peux le recevoir chez toi ? N'en est-il pas ainsi, Pa-uru ?” lui demanda-t-elle aimablement.

La femme acquiesça.

Bu-anan réfléchit pendant quelques instants. On aurait dit qu'elle parlait à quelqu'un, mais la femme ne voyait personne. Puis Bu-anan releva la tête et déclara :

“Il n'est pas d'usage chez nous de refuser le gîte et la nourriture à ceux qui se sont égarés. Les Tuimahs n'ont pas non plus à craindre qui que ce soit. Si ton frère voit que tu es heureuse, il laissera ton mari en paix.”

“Je te remercie, Bu-anan. Demain, au lever du soleil, mon frère partira.”

La femme s'en alla rapidement.

Toutefois, Bu-anan se mit à réfléchir. Elle avait cru que la place réservée à la veillée était à l'abri des regards indiscrets. Et voilà que, sans qu'on s'en aperçoive, un étranger avait dormi derrière le rempart, à l'abri de tous les regards ! Cela ne devait plus se renouveler.

Certes, les Tuimahs n'avaient rien à cacher. Mais leurs voisins étaient des tribus agitées qui sortaient souvent pour enlever des jeunes filles. Il n'était pas bon de leur en fournir l'occasion par une insouciance aveugle.

De plus... si, en présence de la femme, elle n'avait pas montré son inquiétude, elle prévoyait cependant qu'avec le retour du frère parmi les siens, des difficultés surgiraient pour la tribu entière.

Le mieux serait que la femme reparte avec son frère, mais il serait inhumain d'attendre cela d'elle. Il fallait donc laisser faire les choses ; Anu apporterait son aide !

Bu-anan se leva et se dirigea vers une case à côté de laquelle résonnait le claquement d'un grand métier à tisser. Plusieurs femmes étaient assises et travaillaient en s'accompagnant d'un chant, toujours sur la même note et variant uniquement selon la force avec laquelle le son était émis.

La Mère blanche examina le tissage et complimenta celles qui travaillaient.

Elle allait d'une case à l'autre pour voir si le travail était bien fait. Une inquiétude inhabituelle s'était emparée d'elle. Elle s'en rendit compte et s'efforça de retrouver son calme dès que possible afin de pouvoir se concentrer. Si elle ne possédait pas la paix intérieure, comment pouvait-elle l'exiger des autres ?

C'est alors que, sans qu'elle s'y attende, elle rencontra un homme apparemment désœuvré qui jetait de tous côtés des regards perçants et paraissait même compter ses pas ou du moins marcher selon un certain rythme. S'étant concentrée quelques instants, elle sut ce qu'elle avait à faire. Elle interpella l'étranger :

“Qui es-tu, étranger, et comment se fait-il que tu te promènes par ici, alors que les hommes ont quitté cet endroit ?”

“Qui es-tu, femme, pour oser m'adresser la parole ?” rétorqua-t-il en guise de réponse.

L'homme ne désirait pas donner de renseignements sur lui-même ni sur ce qu'il faisait. Il était encore moins dans les intentions de Bu-anan de se laisser ainsi écarté :

“Tu ne sembles pas être habitué aux bonnes manières, sinon tu saurais que, même s'il séjourne comme hôte quelque part, un étranger doit se conformer aux usages qui y ont cours. Chez nous, les hommes partent au travail dès le lever du jour et l'agglomération est réservée aux femmes. S'ils en sont empêchés pour une raison quelconque, ils ne quittent pas leur case. Tu le sais à présent, et je te prie de te plier à ces règles.”

Ce n'était pas du tout cela qu'elle lui aurait dit lorsque plus tard elle serait allée le trouver, mais comme la rencontre avait eu lieu plus tôt que prévu et de façon inattendue, toute réflexion avait été oubliée. Elle avait dû parler comme elle venait de le faire.

L'homme considéra cette femme si différente de toutes les autres et qui osait parler à un homme de cette façon. Pourtant, il ne se tint pas pour battu.

“Chez nous, ce n'est pas la coutume de voir les femmes adresser la parole à un homme”, dit-il d'un ton méprisant. “Je te renvoie tes paroles : Tu parais ne pas être habituée aux bonnes manières.”

“Je suis Bu-anan”, répondit la femme avec dignité, comme si cela expliquait tout.

L'homme se mit à rire.

“Tu t'appelles la Mère blanche ? Qu'est-ce que cela signifie ? Va retrouver tes enfants, Mère blanche, je pense qu'ils te réclament !”

Il se détourna avec mépris, prêt à reprendre ses investigations. Il fallait l'en empêcher à tout prix. Bu-anan se rendait clairement compte qu'il était venu dans l'agglomération sous prétexte de s'être égaré ; il n'était nullement le frère de Pa-uru qui l'avait reçu en toute bonne foi.

Comme Ra-a, dont elle avait raconté l'histoire, elle pria Anu de lui donner force et sagesse. Puis elle dit tranquillement, avec beaucoup d'autorité :

“Trop de paroles inutiles ont déjà été prononcées ! Tu es venu chez nous sans y être invité. Maintenant, tu resteras jusqu'à ce que nous voulions bien te laisser partir !”

Il répondit immédiatement :

“Comment pourriez-vous me retenir, vous autres femmes ? Il y a bien longtemps que vos hommes sont partis loin d'ici. Je resterai tant qu'il me plaira ! Et ensuite je m'en irai, ni plus tôt, ni plus tard !”

Bu-anan respira profondément, puis elle émit un cri de hibou fort et plaintif qu'elle répéta deux fois. L'homme eut l'impression qu'elle avait lancé un sortilège. De toutes parts arrivaient des hommes à la peau sombre, à peine vêtus, sautant par-dessus tous les obstacles. En un instant, il se trouva si étroitement encerclé qu'il ne pouvait plus bouger, bien que personne ne l'eût touché.

Tel un rempart de pierres, ces gens aux corps trapus et vigoureux, quoique petits, l'entouraient. Ils lui tournaient le dos et avaient les yeux fixés sur Bu-anan qui, soulagée, respira profondément.

“Emmenez cet homme !” dit-elle d'un ton qui ne laissait pas soupçonner son hésitation antérieure. “C'est un étranger qui s'est introduit chez nous grâce à un mensonge. Il est venu

nous espionner. Ne le laissez pas s'échapper !”

Les noirs lui répondirent à mi-voix, puis l'étranger se sentit saisi et emmené irrésistiblement. Il ne fut pas maltraité, mais la force qu'on lui opposait était si grande que toute résistance aurait été vaine.

On l'emmena rapidement hors de l'agglomération. Après avoir parcouru une assez longue distance, les hommes s'arrêtèrent.

L'étranger se trouvait devant l'entrée d'une caverne profonde. On lui fit signe d'y pénétrer. Il obéit, mu par la curiosité. Plusieurs hommes le suivirent en le poussant devant eux dans un dédale de passages étroits qui semblaient courir sous la terre.

“Que fabriquez-vous ici ?” leur demanda l'homme, mais il ne reçut pas de réponse.

Sa route prenait fin à cet endroit. Il se trouvait dans une pièce assez grande et dans laquelle la lumière du jour ne pouvait pénétrer. De gros fagots y étaient empilés. On en alluma un avec les torches qu'on avait apportées et on le posa sur une dalle de pierre, puis un des hommes désigna un endroit couvert de peaux déchiquetées.

A peine l'étranger y avait-il pris place que les autres le quittèrent et fermèrent l'entrée de la pièce avec un énorme bloc de pierre qui en avait exactement les dimensions. De toute évidence, cette caverne était la prison de la tribu.

Deux des noirs s'installèrent commodément au pied de l'entrée avec des ricanements de satisfaction. Ils étaient chargés de surveiller l'étranger, mais une certaine joie maligne de l'avoir emprisonné leur rendait la tâche agréable.

Les autres repartirent presque en courant pour reprendre le travail qu'ils avaient abandonné lorsque le cri de hibou avait retenti.

Une forge bien installée se trouvait également sous terre ; une cheminée permettait à la fumée de s'échapper. A vrai dire, il existait plusieurs forges reliées entre elles : dans l'une d'elles on fabriquait les couteaux en bronze et les poignards, dans une autre on travaillait des objets plus fins, par exemple de larges anneaux décorés, en bronze, pour les bras et les chevilles, et de plus petits destinés à orner le nez des hommes.

Dans un troisième atelier, on produisait des récipients plats ou profonds, faits eux aussi de bronze ou d'un alliage à l'aspect brillant, alors que le bronze était mat.

Les braises n'étaient pas encore éteintes. On se hâta de les attiser et on se mit au travail dans la joie. Tels des fantômes, les flammes dansaient au-dessus des corps bruns à moitié nus.

Longtemps après, un sifflement strident résonna à travers les ateliers, dominant tous les bruits du travail.

Plusieurs hommes mirent leurs outils de côté et, par un étroit couloir, se rendirent d'un pas rapide dans une très grande pièce particulièrement bien aérée. Des outils et des objets d'art achevés ou à moitié terminés y étaient entreposés ; on y trouvait aussi du métal et des pierres précieuses en tas plus ou moins importants.

Au milieu de tous ces objets se tenait un homme très petit et très vieux. Une longue barbe blanche lui descendait jusqu'aux genoux, et ses cheveux d'un blanc argenté sortaient du bonnet pointu en peau de chèvre qui lui couvrait la tête. Ses vêtements étroitement ajustés, composés d'un pantalon et d'une veste, étaient eux aussi en peau de chèvre. Même ses pieds étaient chaussés de cuir.

Sans attendre d'y être invités, les hommes se groupèrent autour du vieillard qui leva silencieusement un objet en métal et le leur montra.

C'était un outil de métal clair, bien aiguisé et fixé sur un manche en bois ; il ressemblait quelque peu à nos haches actuelles.

Ils le regardèrent avec étonnement, sans comprendre dans quel but cet objet pouvait être utilisé ; c'était probablement sans importance pour eux. Mais une chose était sûre : Si le vieillard leur montrait des objets de ce genre, c'était parce qu'ils devaient essayer de les reproduire. On leur enseignait comment il fallait s'y prendre.

Le vieillard saisit alors un morceau de bois préparé à cet effet, le plaça verticalement et le fendit d'un seul coup avec le nouvel outil. Un cri de joie montra l'enthousiasme des hommes devant ce résultat inattendu, et de nombreuses mains se tendirent en même temps pour se saisir de l'objet.

Le vieillard le retira rapidement et examina les hommes avec attention. Il remit alors l'outil à l'un d'eux, au regard un peu plus vif.

Ce dernier s'en empara comme d'un précieux trésor, puis les hommes s'en allèrent en silence, comme ils étaient venus. Le vieillard lui non plus n'avait pas prononcé une seule parole.

Lorsque le jour commença à décliner, plusieurs noirs se mirent en route pour aller chercher le repas dans l'agglomération. Ils revinrent chargés de pain, de lait et de fruits, et tous s'installèrent en plein air pour consommer en commun la nourriture reçue.

Auparavant, deux des hommes avaient apporté sa part au prisonnier. Ils le trouvèrent sur sa couche, désesparé et taciturne, et ne le troublèrent pas. Ils déposèrent les aliments par terre devant lui. Puis l'entrée fut soigneusement refermée.

On verra plus tard que les noirs dormaient également sous terre. Dans les couloirs qui conduisaient à la caverne de l'étranger et aux forges, ils se couchèrent sur des paillasses rapidement étendues, et bientôt leur respiration régulière montra qu'ils étaient endormis.

Le silence s'était également fait dans l'agglomération. On percevait encore parfois, venant de cases isolées, les pleurs d'un enfant rapidement apaisé ; en dehors de cela, aucun bruit ne se faisait entendre.

Bu-anan était adossée à sa demeure ; elle contemplait le ciel nocturne. Les événements de la journée la tourmentaient. Elle était contente de pouvoir enfin, dans ce silence, demander aide et conseils.

"Ummu eddonit, Ummu eddonit", murmuraient ses lèvres : "Mère céleste de la Terre, aide-moi ! Je suis petite et faible, alors que je devrais être grande et forte pour conduire les femmes vers Anu, le Dieu si puissant. Tu dois instruire les femmes, tu dois garder les hommes à distance : tel fut le conseil d'Anu lorsqu'il fit de moi sa servante sur la Terre. Ummu eddonit, si tu ne me viens pas en aide, je ne pourrai accomplir ma mission !"

La femme murmura plusieurs fois encore le nom sacré avec ferveur et une profonde vénération, puis elle ferma les yeux et attendit.

Une clarté rayonnante lui fit lever la tête. Devant elle se mouvait une silhouette lumineuse, presque transparente, de forme semblable à elle, mais un peu plus grande.

"La Mère céleste m'envoie pour t'aider, enfant des jardins lumineux", lui dit-elle d'une voix

réconfortante.

Ces paroles descendaient doucement dans l'âme hésitante de Bu-anan. Ce qui lui avait semblé insurmontable quelques instants auparavant lui parut soudain insignifiant. Elle rapporta ce qui s'était passé dans la journée. Elle se parlait à mi-voix. Elle savait bien que les mots étaient superflus, mais cela lui faisait du bien d'exprimer ce qui oppressait son âme.

“Ai-je bien agi en faisant arrêter l'étranger ?” demanda-t-elle en terminant son récit.

En guise de réponse, la figure lumineuse demanda :

“Qu'avais-tu à craindre de lui ?”

“Tu le sais, Adana, c'est toujours la même chose. Nous sommes entourés de tribus sauvages qui s'adonnent à la capture des femmes. Si cet homme nous a espionnés, s'il a examiné nos cases et s'il amène ici ses guerriers, il y aura des combats terribles, et si nous sommes vaincus, nous serons perdus. Tout le travail auprès des femmes aura été vain. Cela ne doit pas être la volonté d'Anu !”

“Ce que tu dis est exact”, répondit gravement celle qu'elle avait nommée Adana. “Cela ne doit pas être la Volonté d'Anu ! Mais y crois-tu vraiment ? Si tu y croyais de toute ton âme, que craindrais-tu ? Anu n'est-il pas assez puissant pour vous protéger ? Est-ce pour cela qu'il t'a confié cette tâche sur Terre, pour que des tribus sauvages l'arrachent de tes mains ? Réfléchis, Bu-anan ! Tu as tort de perdre courage à cause des hommes. Le Seigneur du ciel et des mondes, qui t'a appelée pour être sa servante, est assez puissant pour te venir en aide. Il ne le fera que si tu crois.”

Bu-anan comprit en quoi elle avait failli. Ce qui était faux, ce n'était pas de vouloir soigneusement assurer la protection extérieure de l'agglomération, mais de se tourmenter par des pensées inquiètes qui l'empêchaient d'accomplir convenablement son œuvre dans les âmes de ceux qui lui étaient confiés.

“Sois remerciée, Adana ! Je vois à nouveau clairement la voie devant moi et je la suivrai désormais avec plus de joie et de fidélité.”

“Ce n'est pas moi que tu dois remercier, mon amie”, répondit doucement Adana, “remercie Ummu eddonit, la Mère céleste de la Terre, qui m'a permis de venir jusqu'à toi pour t'apporter ce réconfort ! J'ai aussi une révélation à te faire; tu pourras la transmettre aux gens de ta tribu dès que tu jugeras le moment opportun.”

Longtemps encore, les deux femmes à la fois si différentes et si semblables restèrent ensemble pour échanger leurs intuitions en toute confiance. Quand le jour commença à poindre, Adana disparut. Quant à Bu-anan, réconfortée et pourvue de forces nouvelles, elle se glissa dans sa case.

Le lendemain matin, elle se rendit chez Pa-uru pour lui parler de l'étranger. La veille, elle aurait été trop inquiète pour un tel entretien.

Dès qu'elle fut en présence de la femme complètement intimidée, sa première impression lui confirma que Pa-uru avait bien été victime de la ruse perfide de cet homme. Pour arriver à ses fins, il avait choisi la plus stupide de toutes les femmes. Les premières questions qu'elle lui avait posées lui avaient montré ce qu'il devait répondre pour gagner sa confiance. A présent, Pa-uru était bouleversée à la pensée que son comportement avait été la cause des événements de la veille.

Bu-anan la tranquillisa, mais elle lui fit promettre de ne plus jamais avoir affaire à des

étrangers.

Le soir, les hommes rentrèrent. Habituellement, ils restaient absents pendant plusieurs jours mais, vers midi, une tempête de sable s'était levée, les obligeant à rentrer chez eux. Tous étaient heureux de se retrouver dans l'agglomération.

Ils avaient rapporté de la chasse un riche butin. Personne ne songeait à dormir.

Les hommes préparèrent les fourrures et les peaux pour les sécher. Les femmes enfouirent très profondément dans le sol la viande de divers animaux, enveloppée dans de larges feuilles. De cette façon, on pouvait la conserver pendant plusieurs jours, et les feuilles, dont l'odeur était très forte, éloignaient la vermine. Le reste de la viande fut coupé en tranches pour être séché.

Bien que jeunes et vieux aient travaillé d'arrache-pied, on n'eut même pas le temps de préparer un repas de toutes ces bonnes choses.

De ce fait, le moment n'était pas encore venu pour que Bu-anan parle aux hommes du prisonnier. Ils travaillèrent avec acharnement jusqu'au milieu du jour suivant. Bu-anan fit alors demander si les gens voulaient dormir à présent et attendre le soir pour manger et se réunir dans la joie, ou bien s'ils étaient trop affamés et préféraient dès maintenant prendre le repas en commun.

Ils décidèrent d'attendre le soir pour se retrouver, car ils savaient que Bu-anan n'aurait pas assisté au repas de midi.

La chasse ayant été bonne, la Mère blanche permit de faire rôtir un morceau de viande plus gros qu'à l'ordinaire. Tous attendaient le festin avec joie.

Et lorsque la nuit se mit à tomber, ils étaient à nouveau rassemblés autour d'un grand feu, comme trois jours plus tôt, pour assister à la préparation du repas.

Comme toujours, le son des tambours appela Bu-anan et, comme toujours, le repas fut consommé en silence, mais avec une extrême satisfaction.

Le moment était venu pour que la Mère blanche raconte aux hommes ce qui était arrivé entre-temps. Elle le fit en des termes simples. Avec clarté, et de façon à ce qu'ils comprennent aisément, elle leur dépeignit le danger qui résidait dans le fait que des étrangers puissent s'approcher si près d'eux sans être vus.

“Il est vrai que nous sommes sous la protection des noirs quand vous, les hommes, n'êtes pas là”, dit Bu-anan, mais nous ne pouvons les appeler à l'aide que lorsque nous découvrons le danger. Il est donc nécessaire de mieux nous protéger. Nous devons tous réfléchir à la façon d'assurer notre protection. Nous nous réunirons à nouveau demain à la même heure, et vous me ferez savoir ce que vous aurez trouvé.”

Ils furent d'accord, mais la plupart d'entre eux étaient convaincus qu'il ne leur viendrait rien à l'idée. Finalement, c'était toujours Bu-anan qui trouvait une solution.

La Mère blanche allait prononcer la prière du soir lorsque des voix implorèrent :

“Il est encore tôt. Tu ne nous as encore rien raconté. Toute la journée, nous nous sommes réjouis dans l'attente de tes paroles.”

“Que dois-je vous raconter ?” demanda-t-elle.

Elle savait fort bien qu'elle avait de grandes choses à leur annoncer mais, pour cela, il fallait attendre qu'on ait décidé de la protection de l'agglomération. Trop de choses à la fois ne

pouvaient entrer dans la tête de ses grands enfants.

“Raconte-nous comment les Tuimahs devinrent maîtres des noirs”, demanda un homme d'un certain âge.

“Mais je vous l'ai déjà souvent raconté !” fit remarquer Bu-anan, “Vous le savez tous.”

“Nous l'avons à nouveau oublié”, répondirent-ils gaiement.

Ils voulaient tellement l'entendre une nouvelle fois ! Ce n'était jamais trop pour eux. Bu-anan sourit.

“Et si je vous le dis à présent, l'aurez-vous de nouveau oublié demain ?” dit-elle en plaisantant. “Quelle valeur ont donc mes paroles ?”

Malgré tout, en voyant tous les yeux fixés sur elle avec tant d'impatience, elle commença :

“Il y a bien longtemps, dans cette contrée, ne vivaient que des noirs.” Une jeune femme l'interrompit en demandant :

“Étaient-ils pareils à nos noirs ?”

“Oui, ils leur ressemblaient beaucoup, mais ils étaient encore moins vivants en esprit que nos serviteurs.

Les Tehenus, tel était le nom de ces tribus, dormaient la plupart du temps. Quand ils se réveillaient, ils regardaient autour d'eux pour voir s'il y avait quelque chose à manger. S'ils ne trouvaient rien, ils se remettaient à dormir jusqu'à ce que, finalement, la faim pousse l'un ou l'autre à aller à la chasse. Je pense qu'il en fut ainsi pendant très longtemps, jusqu'au moment où Anu ne voulut plus tolérer une telle façon de vivre. Il envoya ses petits serviteurs et les chargea de réveiller et d'instruire les Tehenus.

Mais, malgré tout le mal que se donnèrent les petits, il leur fut impossible de réveiller les noirs. Ils avaient laissé s'endormir ce qui se trouve dans le for intérieur de chaque être humain. C'est ainsi que même les messagers d'Anu ne purent les réveiller. Alors Anu décida de recourir à des moyens plus forts. Il permit aux Tuimahs, qui habitaient très loin, dans une contrée beaucoup moins belle et bien plus pauvre, de venir jusque-là.

“Si vous arrivez à soumettre les Tehenus sans verser de sang”, leur fit dire Anu, “vous serez autorisés à être les maîtres de ce pays.”

Bu-anan fit une pause dans son récit. Elle savait que tous attendaient avec joie ce qui allait suivre, ils en connaissaient chaque mot, et pourtant ils voulaient sans cesse l'entendre. Les yeux des hommes étincelaient à la lueur des flammes. Ça et là, une exclamation étouffée et impatiente se faisait entendre.

“Les Tuimahs sont venus jusqu'ici, conduits par les petits serviteurs d'Anu avec lesquels ils étaient bons amis. Ils contemplèrent le vaste pays sans que les Tehenus s'en inquiètent. Puis ils se mirent à réfléchir.

Bien des propositions furent faites et à nouveau rejetées. C'est alors que ton ancêtre, Wu-tu, prit la parole et déclara que le plus simple était de s'emparer d'abord des armes des dormeurs avant de les réveiller. Ensuite on leur promettrait qu'ils n'auraient plus jamais besoin de se rendre à la chasse. Comme ils étaient paresseux, cela leur conviendrait sûrement.”

Wu-tu était fier que son ancêtre ait trouvé une si bonne solution. Tout rayonnant de bonheur, il regarda autour de lui. Ceci se répétait chaque fois de la même manière, et l'homme

aurait été bien affligé si Bu-anan n'avait pas mentionné son ancêtre.

Après quelques instants, elle poursuivit son récit :

“Il fut fait exactement comme l'ancêtre de Wu-tu l'avait imaginé. On prit toutes les armes et on les cacha, puis on réveilla les dormeurs et on demanda qui était le chef. Les noirs ne purent donner de réponse.”

“Quel est le premier d'entre vous ?” leur demandèrent-ils. Les Tehenus répondirent :

“Celui qui arrive le premier !”

Les Tuimahs se rendirent alors compte combien les Tehenus étaient stupides et qu'il était bon qu'une autre tribu vienne gouverner ici. Ils déclarèrent qu'ils étaient désormais les maîtres du pays et que les noirs devaient les servir ; en échange, ils recevraient toujours assez à manger.

Les Tehenus y consentirent avec joie. Et c'est ainsi que le pays fut conquis sans qu'une seule goutte de sang ait été versée”, conclut Bu-anan.

Ils étaient tous très contents, et quelqu'un demanda :

“Comment se fait-il qu'aujourd'hui les noirs travaillent si bien à la forge ?”

“Anu en avait décidé ainsi”, expliqua Bu-anan. “Il ordonna que l'on parle de lui aux Tehenus, et je pense que ce fut plutôt difficile de faire entrer dans leurs cervelles étroites un peu de ce savoir. Mais une fois qu'ils eurent appris à invoquer Anu, quelques-uns d'entre eux purent voir les petits serviteurs de Dieu. Ils se laissèrent instruire par eux, comme ils le font encore aujourd'hui. Et peu à peu ils ont sans doute fini par trouver de la joie à faire ce travail.”

“Y avait-il davantage de Tehenus autrefois qu'aujourd'hui ?” demanda quelqu'un. Bu-anan répondit :

“Je pense qu'ils étaient beaucoup plus nombreux, bien plus nombreux que ne le sont aujourd'hui les Tuimahs. Mais ils avaient peu de femmes et ils ne tenaient pas non plus à fonder une famille. C'est ainsi qu'avec le temps ils sont devenus de moins en moins nombreux. Peu à peu leur race s'éteindra complètement, car vous savez que nous n'avons plus que vingt femmes noires.”

“Parle-nous encore d'Anu”, demandèrent quelques jeunes filles qui auraient voulu prolonger cette belle soirée. Mais, pour les consoler, Bu-anan leur promit que ce serait pour une autre fois, et elle fit la prière pour la nuit. - -

Lorsque les hommes se rassemblèrent le soir suivant, nombre d'entre eux avaient imaginé des solutions ; toutefois, parmi toutes les propositions que l'on fit, deux d'entre elles seulement étaient valables.

Un homme avait vu dans une autre tribu qu'on avait creusé tout autour de la localité un fossé profond dans lequel on avait fait pousser des plantes à croissance rapide pourvues d'énormes épines. Celui qui ne connaissait pas les étroits passages que l'on pouvait utiliser pour le franchir tombait dans ces broussailles.

Un autre homme, qui s'était un jour égaré assez loin, avait été assailli par une meute d'animaux dressés qui étaient là pour défendre le village. Peut-être pourrait-on apprivoiser de tels animaux ?

Les deux projets furent chaudement approuvés.

On décida que les hommes commenceraient dès le lendemain à creuser le fossé. Pour les aider, ils prendraient autant de noirs qu'ils pourraient en surveiller.

“Nous demanderons à Anu de nous faire parvenir des instructions”, dit Bu-anan tout naturellement.

Quant au deuxième projet, il se montrait plus difficile à exécuter. Personne ne pouvait dire quels étaient ces animaux. Il ne restait donc rien d'autre à faire qu'à demander immédiatement de l'aide avant de répartir le travail.

Tous les hommes se levèrent et, comme Bu-anan, ils étendirent les bras devant eux à l'horizontale. Elle parla à haute voix :

“Anu, le peuple se tient devant toi ! Nous ne savons pas comment accomplir le travail que tu nous ordonnes de faire. Nous ne savons pas quels sont les animaux qui doivent nous défendre. Si toi, tu ne nous envoies pas l'un de tes serviteurs, nous ne pourrons rien faire. Aie pitié de nous et envoie-nous de l'aide, nous t'en prions !”

Les hommes restèrent longtemps immobiles après que Bu-anan eut terminé. Très lentement, l'un après l'autre, ils laissèrent retomber leurs bras. Ensuite, ils se mirent en cercle et regardèrent la femme qui se tenait au milieu d'eux.

Bu-anan continuait à supplier intérieurement. Avec toute la ferveur dont elle était capable, elle demanda à Anu d'envoyer de l'aide et ne cessa ses supplications que lorsqu'elle eut la certitude d'être exaucée.

Alors elle se redressa joyeusement et dit :

“Vous les hommes, regagnez à présent vos foyers ! Demain, lorsque Ra-na rira du haut du ciel, venez ici avec vos outils. Les serviteurs d'Anu seront présents.”

Ce que Bu-anan avait prédit arriva. Les aides promis se trouvaient là avant même que les hommes aient fini de se rassembler : C'étaient de petits êtres robustes aux visages ridés. Leurs vêtements couleur de terre et étroitement ajustés au corps semblaient être en cuir de chèvre.

L'un des Tuimahs, qui servait pour ainsi dire de chef, s'entendait particulièrement bien avec eux. Ils l'entouraient en faisant des mouvements vifs avec leurs petites mains fermes. On aurait dit qu'ils voulaient souligner leurs paroles par des gestes. Il se tourna vers ses compagnons de tribu :

“Hommes !” leur cria-t-il “Remercions Anu qu'il nous ait envoyé ses messagers !”

Il prononça avec ferveur une courte prière et poursuivit :

“Les petits vont nous montrer ce qu'il faut faire. Une douzaine d'entre nous et autant de noirs doivent partir avec quelques petits êtres pour capturer les animaux. Ils disent que ce n'est pas sans danger et qu'il faut par conséquent des hommes qui ne perdent pas courage.”

Plus d'hommes qu'il n'en fallait s'avancèrent. Les petits désignèrent ceux qu'ils voulaient emmener, et la troupe partit aussitôt pour prendre les noirs au passage.

Entre-temps, Ur-wu avait informé les autres que les petits allaient à présent se mettre en cercle autour de l'agglomération. Les hommes devaient tout de suite commencer à creuser à côté de chacun des petits êtres de manière à former un cercle bien rond et suffisamment éloigné des habitations.

Lorsqu'ils se mirent en route pour ce travail, l'un des hommes demanda :

“Comment se fait-il qu'aujourd'hui nous voyions les petits et que toi, Ur-wu, tu puisses même leur parler ? D'habitude aucun de nous ne les voit !”

“Nous les voyons seulement quand nous demandons de l'aide”, répondit le chef. “Alors que je l'interrogeais, mon ancêtre m'a dit un jour :

“Quand Anu envoie les petits, ils peuvent changer de forme s'il leur en donne l'ordre.”

“Je ne comprends pas très bien”, avoua franchement celui qui avait posé la question tandis que les autres s'écriaient : “Changer de forme ?” - “Comment est-ce possible ?” - “Est-ce que nous pouvons le faire, nous aussi ?”

Ayant épuisé son savoir, Ur-wu fut tout content d'être arrivé auprès des petits qui l'attendaient et de ne plus avoir besoin de répondre.

“Nous demanderons à Bu-anan”, dit-il pour conclure.

Une activité intense s'ensuivit. A peine les hommes avaient-ils commencé à creuser que les petits étaient partis plus loin pour tracer un nouveau cercle.

Ur-wu annonça que c'était la ligne extérieure du fossé et qu'ils devaient également la marquer. Ceci fait, les petits êtres se mirent à aller et venir rapidement parmi les hommes au travail.

Tantôt ils en poussaient un qui, sans faire attention, n'observait pas la démarcation indiquée, tantôt ils incitaient un autre à travailler plus rapidement. Ils montraient également comment procéder de façon plus efficace

A côté de chaque Tuimah se trouvaient deux noirs dont il devait surveiller le travail. Ceux-ci faisaient ce qu'on leur ordonnait de faire, mais il était évident qu'ils n'en comprenaient pas le sens. Par contre, ils souriaient gentiment aux petits comme à des vieux amis. Ce que les Tuimahs ne pouvaient voir qu'exceptionnellement leur paraissait tout naturel.

Ceux qui étaient partis à la recherche des animaux restèrent absents plusieurs jours, mais personne ne s'en inquiéta. Puisque les petits étaient avec eux, ils étaient tous sous la protection particulière d'Anu.

Le fossé était presque terminé. Il était devenu très profond. Les petits avaient emmené les noirs pour déraciner des plantes épineuses. Ils connaissaient plusieurs endroits où le sol n'était pas trop dur. De plus, ils leur montraient comment planter des tiges dépourvues de racines qui continueraient malgré tout à croître.

Les Tuimahs ne voulaient garnir de plantes épineuses que le fond du fossé ; cependant, les petits leur conseillèrent d'en tapisser également les côtés jusqu'au bord. On comprit plus tard combien ce conseil était judicieux.

Le retour de ceux qui étaient partis capturer les animaux eut lieu le jour même où le fossé fut terminé. Ils ramenaient un grand nombre de jeunes bêtes sauvages. C'étaient de jeunes animaux brunâtres, hirsutes, hauts sur pattes, au museau long et fin et aux oreilles pointues.

Ces petits animaux happaient tout ce qui s'approchait d'eux. Ils étaient loin d'être dociles, cependant ils montraient qu'ils pouvaient déjà faire la distinction entre les personnes qui les accompagnaient et les autres.

Sur le conseil des petits, l'un des hommes, auquel ils s'étaient particulièrement attachés, leur donnait à manger. C'est pourquoi il fut désigné pour dresser les animaux en suivant les instructions des petits.

D'après le son étrange qu'émettaient souvent ces animaux, les hommes les nommèrent "ou-aous" ; ils s'habituaient vite à ce nom et accouraient lorsqu'on les appelait.

Les plantes épineuses avaient poussé et il fallait penser à édifier des passages pardessus le fossé dans lequel elles croissaient. Mais ce n'était pas aussi facile qu'on l'avait imaginé.

Un passage au moins devait être assez large pour que les troupeaux puissent entrer et sortir aisément de l'agglomération. Mais, de ce fait, ces endroits étaient si aisément reconnaissables que tout étranger pouvait les découvrir sans peine. Que fallait-il faire ?

Les hommes posèrent la question à Bu-anan qui la retransmit. Dans la nuit, elle reçut le conseil de poster toutes les nuits quelques hommes à ces endroits dangereux. Ils pourraient se relayer, mais ils ne devaient jamais relâcher leur vigilance.

Personne n'eut l'idée de s'opposer à cet ordre. Anu en avait décidé ainsi, Bu-anan avait transmis l'ordre qu'il avait donné ; ils devaient donc obéir. Ils ne regrettaient qu'une chose : en montant ainsi la garde, ils étaient privés des récits que Bu-anan avait repris régulièrement.

Au cours d'une des premières veillées, les hommes avaient voulu savoir comment il était possible que les petits puissent devenir visibles.

Bu-anan réfléchit un court instant, puis elle répondit :

"Je peux simplement vous dire comment je me représente la chose, mais je ne sais pas si cela est exact. Comme je n'ai pas d'autre explication, voici la mienne :

Je pense que normalement les petits doivent être aussi fins et aussi légers que tous les êtres lumineux qui viennent de temps en temps chez nous.

Cependant, si Anu leur ordonne de nous venir en aide, leur empressement à obéir à cet ordre rend leur corps plus dense, et nous les voyons sous une forme pareille à la nôtre. En même temps, sur l'ordre d'Anu s'ouvrent pour nous d'autres yeux capables de voir des choses plus fines. Et lorsque les petits ont accompli leur tâche, nos yeux plus fins se referment et nous ne pouvons plus voir ces petits êtres."

Tous ne comprirent pas cette explication, mais quelques-uns crurent en avoir saisi le sens, et ils s'en contentèrent.

Maintenant, c'était le tour des hommes de raconter la capture des animaux. Ils avaient entrepris de longues randonnées et avaient dû pénétrer dans des cavernes. La plupart du temps, les petits les y conduisaient au moment où les animaux adultes étaient partis à la recherche de nourriture. Malgré tout, ils avaient une fois engagé une lutte acharnée avec une mère ou-aou qui n'avait pas voulu se laisser arracher ses petits.

Et juste au moment où le combat allait tourner en faveur des hommes, ils avaient entendu clairement un des petits lui dire :

"Celle qui, comme toi, expose si vaillamment sa vie pour défendre ses enfants mérite qu'on les lui laisse."

Tous s'étaient soudain sentis comme paralysés. Aucun d'entre eux ne pouvait plus attaquer la mère qui s'était retirée avec ses petits dans les profondeurs de la caverne.

Un autre soir, lorsqu'ils s'étaient tous rassemblés autour de Bu-anan, elle jugea que le moment était venu de leur révéler ce qu'Adana lui avait annoncé.

Elle leur conta comment elle avait récemment pu voir l'apparition lumineuse et lui parler.

"Elle m'a apporté un message du Royaume éternel d'Anu et ce qu'elle m'a annoncé m'a

rempli le cœur du désir ardent de pouvoir bientôt y retourner. Si vous saviez, vous, les Tuimahs, quelle splendeur il y a là-haut, vous vous réjouiriez au moment de quitter cette Terre sur l'ordre d'Anu.

Il trône là-haut, au-dessus de tous les mondes qui tous ont été créés par la Parole de sa bouche. Il parla, et ce fut là ; il pensa, et cela se réalisa !

Il règne seul, car il n'en est pas un qui lui soit semblable, pas un qui soit digne de le contempler. Il a créé de nombreux dieux lumineux pour qu'ils soient ses serviteurs, mais aucun d'entre eux n'a jamais pu le voir.

Il y a un nombre incalculable de royaumes là-haut dans la splendeur lumineuse. Ils sont tous habités par des êtres bienheureux, mais chacun existe pour lui seul. Ce n'est pas comme sur la Terre où les voisins regardent le royaume des autres avec des yeux pleins d'envie ou de convoitise. Chaque royaume est parfaitement indépendant.

Mais au-dessus de tout, règne Anu. Saisissez-vous maintenant combien il est grand et puissant ? Vous rendez-vous compte à quel point nous sommes misérables en comparaison des serviteurs lumineux qui l'entourent là-haut et qui malgré tout sont trop infimes pour pouvoir le regarder ?

Anu, nous te remercions qu'il nous soit au moins donné d'entendre parler de toi, de pouvoir vivre dans le pays terrestre que forma le souffle de ta bouche !”

Pour tous, son récit s'acheva beaucoup trop tôt. Ils auraient aimé l'écouter longtemps encore, et surtout poser des questions, mais c'était justement ce que Bu-anan voulait éviter. C'est dans le silence qu'ils devaient laisser mûrir en eux ce qu'elle leur avait dit.

Jamais encore elle n'avait pu leur transmettre une révélation aussi complète. C'était toujours par des phrases isolées que ses lèvres avaient pu exprimer ce qui vivait en son for intérieur.

Elle remercia Anu d'avoir pu parler de lui à ses gens. Elle continuerait les jours suivants.

Et elle tint cette promesse aussi longtemps que la tribu resta à travailler sur place. Ce n'est que lorsque les hommes devraient retourner à la chasse qu'il n'y aurait plus de temps pour cela.

L'un des soirs suivants, avant qu'elle ne commence à parler, un homme d'un certain âge lui demanda :

“Bu-anan, nous sacrifions trois fois par an un bélier pour le Fils sacré d'Anu. Si Anu a un fils, il n'est pas possible qu'il soit tout seul !”

Bu-anan réfléchit. C'était justement de l'envoyé de Dieu, du Fils de Dieu, qu'elle voulait leur parler, mais la question la troublait parce qu'elle anticipait sur ce qu'elle aurait voulu leur dire en couronnement.

“Vous ne devez pas vous représenter Anu comme un être humain, dit-elle en hésitant quelque peu. Même s'il a un Fils sacré, c'est tout autre chose qu'ici. Chez nous, le fils grandit et ne tarde pas à devenir quelqu'un d'indépendant, qui peut se mettre à côté de son père ou contre lui.

En haut, c'est différent. Si je dis : le Fils d'Anu, j'emploie cette désignation pour que vous les hommes puissiez au moins vous représenter quelque chose. Il est une partie d'Anu, que celui-ci peut envoyer et rappeler, selon sa volonté.

Je ne sais pas si maintenant vous m'avez comprise, ajouta-t-elle avec une légère hésitation, en regardant autour d'elle.“

“Il est possible que nous ne t'ayons pas comprise, Bu-anan, dit une femme gentiment, mais nous sentons en nous quelque chose qui nous dit : Oui, il en est ainsi.”

“Cette partie sacrée de Dieu, que nous appelons le Fils, a aidé Anu, y a longtemps, bien longtemps, à créer la Terre. Étant la Volonté d'Anu, il sortit dans le monde et forma tout ce qui existe. Aujourd'hui il est la Lumière qui éclaire le monde, il est le Roi sacré qui règne sur tous les royaumes. Et pourtant, il reste toujours le même, une partie d'Anu, de l'Éternel.

A présent, Adana m'a apporté la nouvelle que ce Fils éternel et sacré d'Anu se prépare à venir sur la Terre. Il doit apprendre à connaître les hommes, il doit voir par lui-même combien nous sommes loin d'être bons, combien peu nous méritons la grâce d'Anu !

Tous les cieux sont remplis de cette promesse. Nombreux, innombrables sont ceux qui se pressent autour de lui afin qu'il les choisisse pour l'accompagner lors de ce voyage sur Terre.”

Ici, la narratrice fut interrompue. Les gens ne pouvaient plus retenir leurs questions. Ce nouveau savoir que les paroles de Bu-anan venaient de leur donner les remplissait d'une joie débordante.

“Viendra-t-il bientôt ?” - “Viendra-t-il aussi chez nous ?” - “Pourrons-nous le voir ?”

Les questions fusaiement de partout et on n'avait pas le temps d'y répondre. Quand cette effervescence se fut enfin un peu apaisée, Bu-anan dit avec gentillesse :

“Je ne sais pas où son pied sacré se posera sur la Terre. Il y a beaucoup d'autres royaumes en dehors du nôtre. Il n'a probablement pas encore été décidé dans lequel il se rendra”.

“Alors, faisons des sacrifices et adressons-lui nos prières pour qu'il daigne venir chez nous !” demandèrent-ils instamment.

“Oui, nous pouvons toujours essayer, Tuimahs, répondit Bu-anan, mais je crains fort que nous ne soyons pas assez bons pour lui. Songez au nombre de fois où nous faisons des choses qui sont contre les commandements d'Anu et combien de fois nous devons nous forcer pour accomplir sa sainte Volonté !”

“Adana reviendra-t-elle bientôt te voir ? lui demandèrent les femmes. Ne peux-tu lui dire de prier le Fils d'Anu de venir chez nous ?”

“Adana ne le voit pas parce qu'il est une partie d'Anu” dit Bu-anan d'un ton de reproche. De nouvelles questions surgirent :

“Si on ne peut pas le voir, sera-t-il aussi invisible ici sur la Terre ? Personne ne le verra ? Est-ce qu'il glissera partout à travers la matière comme le font les êtres lumineux ?”

“Non, je ne pense pas qu'il en soit ainsi, répondit la Mère blanche. Cela, il peut déjà le faire maintenant, aussi souvent qu'il en a le désir. Il sera semblable à un homme, mais mille fois plus beau. Oh, comme j'aimerais le voir !” conclut Bu-anan du plus profond de son âme.

Ce désir était celui de tous et on décida qu'en l'honneur du Fils d'Anu on tuerait trois jours plus tard un bélier blanc à la toison immaculée. On prierait alors pour que le Fils d'Anu daigne aussi venir chez les Tuimahs. -

Les années avaient passé. Les plantes épineuses, dans le fossé, avaient poussé à une

hauteur considérable. Elles encerclaient l'agglomération en formant une haie compacte. Celui qui ne savait pas qu'elles sortaient d'un fossé devait immanquablement s'y empêtrer dès qu'il cherchait à se frayer un chemin à travers elles.

Il n'y avait que deux passages, et ils étaient eux aussi tellement envahis qu'il fallait sans cesse élaguer les plantes pour permettre aux troupeaux de s'y engager. Un homme seul, cependant, pouvait facilement les emprunter, et on monta fidèlement la garde bien qu'on n'ait plus jamais vu d'espions. L'homme fait prisonnier en son temps était mort avant qu'ils aient pu prendre une décision à son sujet.

Quant à Bu-anan, elle veillait à ce que les hommes n'oublient jamais combien il était important que la tribu puisse évoluer en paix.

Ceux d'entre eux qui partaient au loin pour la chasse rapportaient souvent combien les mœurs des voisins étaient rudes, combien les femmes étaient dépravées. Cela ne devait pas se produire chez eux. N'étaient-ils pas le peuple d'Anu !

Ces réflexions les avaient beaucoup préoccupés ces derniers temps car, pensaient-ils, s'ils étaient le peuple d'Anu et s'ils vivaient en conséquence, il enverrait sûrement son Fils sacré chez eux.

Ils étaient lents à réfléchir. Il leur fallait du temps pour qu'une pensée vienne s'ajouter à l'autre. Cependant, une fois qu'ils avaient compris quelque chose, ils s'y cramponnaient avec ténacité et y réfléchissaient constamment.

Un soir, ils demandèrent l'avis de Bu-anan.

Elle dit qu'il incombait à Anu de décider où il enverrait son Fils. Elle pensait qu'il y avait encore bien d'autres peuples qui vivaient selon la sainte Volonté d'Anu et qui agissaient peut-être encore mieux que les Tuimahs.

“D'autres peuples ?” demandèrent les hommes profondément déçus.

“Vous ne voudriez tout de même pas qu'Anu n'ait que les quelques-uns que nous sommes pour croire en lui ? dit Bu-anan d'un ton de reproche. Il faut espérer qu'il y en a beaucoup d'autres !”

Une fois de plus, ils durent y réfléchir longuement. Ils comprenaient ce que la Mère blanche voulait dire, mais ils étaient tristes de n'être pas les seuls à être autorisés à servir Anu. C'était pourtant ce qu'ils avaient cru jusqu'alors.

Il fallut beaucoup de temps à Bu-anan pour leur faire concevoir combien de telles pensées étaient erronées et que cela constituait même un péché. Alors il leur vint une autre idée. Un soir, ils lui demandèrent :

“Bu-anan, parle-nous de toi. Comment es-tu venue chez nous ?”

“Les anciens parmi vous le savent mieux que moi, répondit-elle en souriant. Pour moi, c'est comme si j'avais toujours été chez vous”.

“Je me souviens encore parfaitement comment tu fus trouvée ! s'écria une vieille femme. Tu étais paisiblement endormie au bord du lac. Les hommes qui t'avaient découverte racontèrent que, tout près de toi, la gueule répugnante d'un crocodile sortait de l'eau. C'était un miracle qu'il t'ait laissée saine et sauve.

Ensuite, on te porta dans la cabane de la veuve Amma-na qui désirait tellement un petit enfant.”

“Amma-na, reprit Bu-anan songeuse, elle fut très bonne pour moi. Une mère n'aurait pas mieux pris soin de moi.”

“N'as-tu jamais pu savoir qui étaient tes parents, Bu-anan ? demandèrent certains. Tu as commencé très tôt à t'entretenir avec les êtres lumineux, ne te l'ont-ils jamais dit ?”

“Non, répondit Bu-anan, cela n'a d'ailleurs pas d'importance. Pour moi, l'essentiel était d'être chez vous. Je suppose qu'Anu lui-même m'a envoyée chez vous pour que je le serve ici.”

“Pour que tu établisses la liaison entre nous et lui, dit Ur-wu. N'en est-il pas ainsi ? Sans toi, nous ne saurions rien d'Anu, nous serions tout aussi dépravés que nos voisins. Si nous sommes devenus des serviteurs d'Anu, c'est à toi que nous le devons.

Tu étais encore une petite fille lorsque tu nous parlas de lui pour la première fois.”

“Comment cela s'est-il passé ? Raconte, Ur-wu !” demandèrent quelques jeunes avec insistance.

“Oui, comment cela s'est-il donc passé ? dit le chef tout songeur. Ce n'est guère agréable à raconter. Ce n'est pas un titre de gloire pour nous. J'étais parti pour la première fois à la chasse avec les adultes. Nous sommes revenus fatigués, mais très heureux d'avoir si bien réussi.

Les femmes avaient allumé le feu et attendaient le gibier afin de pouvoir préparer le repas. Une dispute s'éleva, comme c'était souvent le cas en ce temps-là. Les femmes avaient négligé quelque chose et les hommes les battirent, si bien que leurs cris de détresse se firent entendre bien loin au-delà des cabanes.

Soudain la petite Bu-anan apparut au milieu de nous tous. Pour mieux voir, et pour être vue, elle était montée sur un jaune que nous avions tué. C'était magnifique de voir cette belle enfant debout sur le roi des animaux !”

Apparemment, le conteur avait oublié que cette enfant se trouvait encore parmi les auditeurs. Il était totalement plongé dans le passé.

“Nous tous aimions Bu-anan plus que tout. Lorsque nous apercevions l'enfant, notre cœur devenait plus léger. Mais, ce soir-là, nous fumes effrayés à la vue de ses grands yeux accusateurs fixés sur nous.

“Que faites-vous donc, vous, les hommes ? Que vous êtes méchants ! s'écria l'enfant d'une voix claire. Si vous avez envie de montrer votre force, battez-vous donc entre vous !

Les femmes vont venir avec moi à présent. Nous ne voulons plus rien savoir de vous. Venez, vous les femmes, vous les pauvres femmes !”

Et le miracle s'accomplit : Les femmes se libérèrent des hommes paralysés par la stupeur et suivirent l'enfant qui les conduisit jusqu'aux cases.”

“Je me rappelle ! s'écria une des femmes, toute excitée. Bu-anan nous a dit de faire un feu près des cases. Nous avons mangé du pain et bu du lait, puisque nous n'avions pas de viande. Mais nous préférions cela ! Ensuite, l'enfant se mit à parler d'Anu, le Maître de tous les mondes qui a créé la femme pour qu'elle instruisse les hommes, qu'elle adoucisse leurs mœurs et retienne le rayon d'or qu'Anu, dans sa magnificence, envoie vers le bas. “Les mains des hommes sont trop rudes pour cela, avait dit l'enfant. C'est vous, les femmes, qui devez le retenir, vous devez le garder dans vos cœurs, afin qu'il ne vous quitte plus jamais !” Et, cette nuit-là, pas une d'entre nous ne retourna dans la case de son mari !”

“C'est bien cela, dit Ur-wu quelque peu embarrassé. D'abord, nous avons dû apprendre à

faire rôtir la viande. Nous pensions que si les femmes savaient le faire, ce devait être un travail facile. Mais, ce soir-là, il nous fallut nous contenter d'une viande affreusement brûlée. Cela nous fit réfléchir. Nous avions terriblement honte devant Bu-anan, l'enfant aux yeux clairs. Les hommes adultes décidèrent de rentrer le plus tard possible dans leur case et de ne pas parler à leur femme de ce qui s'était passé.

C'est alors que vint la seconde humiliation : aucun d'entre nous ne trouva sa femme chez lui. Elles étaient toutes assises autour d'un feu, et l'enfant racontait."

Ur-wu fit une pause et réfléchit. Alors un autre prit la parole :

"Je saurai mieux raconter ce qui suivit, s'écria-t-il. Ur-wu n'était pas encore marié à cette époque. Ce n'est que par le récit des autres qu'il a appris ce qui arriva par la suite. Moi, je l'ai vécu avec ma propre femme. Si elle était encore en vie, elle pourrait vous raconter elle-même comment, le lendemain matin, elle entra d'un pas léger dans notre case comme si rien ne s'était passé. Je lui demandai du lait et du pain. Elle me les apporta et me regarda avec gentillesse.

Alors je lui pris la main et lui demandai si elle pouvait oublier les coups. De nouveau, elle me regarda amicalement, ce qui m'étonna grandement. Mais ses paroles furent encore plus surprenantes :

"Pauvres hommes, vous en êtes là... Il vous faut d'abord apprendre."

Je partis travailler, mais toute la journée ces paroles me poursuivirent. Nous, les maîtres de la tribu, nous devons d'abord apprendre parce que nous étions ignorants. Une pitié sincère émanait de ces paroles !"

Vers le soir, nous nous sommes rassemblés entre hommes ; Mur-nu qui, à cette époque, était notre chef proposa de faire appeler les femmes afin qu'elles fassent du feu et rôtissent la viande. Mais le messenger qu'on avait envoyé revint sans elles.

Il déclara que nous devons nous tirer d'affaire par nous-mêmes ; les femmes devaient profiter des soirées pour apprendre avec Bu-anan. Plus tard, elles nous instruiraient à leur tour.

Or, presque toutes les femmes qui avaient un foyer parlèrent comme le fit la mienne !"

"Mais il ne faut pas croire que Bu-anan nous avait instruites pour parler ainsi, reprit la femme, cela avait jailli spontanément après que l'enfant nous eut parlé d'Anu.

Nous avons compris tout ce que nous devons encore apprendre et nous ne voulions affronter nos maris que lorsque nous serions en mesure de leur transmettre le savoir que nous avons acquis.

Voilà pourquoi nous sommes restées encore longtemps séparées d'eux. Pendant la journée, nous nous occupions des enfants et de tout ce qu'il y avait à faire. Mais, le soir, nous nous asseyions autour du feu avec Bu-anan et nous apprenions. La nuit, nous dormions ensemble près du feu. Ce furent des jours bénis !"

"Ils ne le furent pas pour nous ! dit Ur-wu en continuant son récit. A cette époque, je venais de terminer ma case pour y accueillir une jeune fille. Mais celle-ci se déroba, exactement comme les autres. Le soir, nous étions assis seuls autour du feu. Nous avons rapporté tellement de viande que nous n'avions aucun besoin de nous rendre à la chasse !"

Quelques jeunes gens se mirent à rire. Ils s'imaginaient la détresse de ceux qui avaient été

abandonnés.

“Il est tout de même étonnant qu'une enfant ait pu exercer une telle influence sur les femmes“ dit l'un d'entre eux.

“Dis plutôt sur tous les cœurs, car nous, les hommes, nous obéissions aussi à la petite sans discuter. Elle seule nous a empêchés de faire revenir les femmes de force. Nous ne voulions pas nous entendre dire une fois de plus que nous étions des hommes méchants.

Cependant, toi qui connais Anu, ne peux-tu vraiment pas comprendre pourquoi un tel pouvoir avait été donné à cette enfant ?”

Celui à qui s'adressaient ses paroles se tut. Mais, en voyant que tous les yeux étaient dirigés vers lui, il comprit qu'il devait parler.

“La force d'Anu était avec elle” dit-il tout confus.

“Bien sûr ! répondit Ur-wu gravement. Elle était avec elle, comme elle l'est avec tout ce qui est pur. La Lumière sera toujours plus forte que les ténèbres. N'en est-il pas ainsi, Bu-anan ?”

Celle-ci fut brusquement tirée de ses pensées profondes.

“Seul est faible celui qui a perdu la liaison avec Anu” affirma-t-elle. Puis elle continua :

“N'est-il pas étonnant que nous parlions aujourd'hui de choses qui se sont passées il y a si longtemps ? Je ne me souviens plus de tout, mais je sais qu'en ce temps-là je devais annoncer aux femmes ce qu'Adana me disait. Lorsqu'elle me parlait, j'avais toujours l'impression que quelque chose s'éveillait en moi, quelque chose qui avait toujours existé tout au fond de moi.”

“C'est également ainsi que tu parlais, reprit la femme qui ce soir-là revivait le passé. Tu parlais comme si tu avais vu de tes propres yeux tout ce que tu nous annonçais. Anu a dû se réjouir de cette enfant qui parlait de lui! ”

“Quand donc les hommes ont-ils enfin pu retrouver leur femme ?” voulut savoir un jeune homme.

“Ce fut lors de l'expédition de chasse qui s'ensuivit” expliqua Ur-wu. Nous revenions chargés de gibier, tout à fait prêts à devoir, une fois encore, faire le travail seuls, lorsque nous avons trouvé un grand feu auprès duquel les femmes et les jeunes filles nous attendaient.

Après avoir pris notre repas, nous sommes allés chercher Bu-anan et nous lui avons demandé de nous parler d'Anu, ce qu'elle fit.”

“Nous quitteras-tu un jour de la même manière que tu es venue chez nous, Bu-anan ?” demanda anxieusement une jeune femme.

“Je serai autorisée à rester jusqu'à ce que ma tâche auprès de vous soit terminée, répondit la Mère blanche. Je ne peux pas dire combien de temps cela durera. Mais ce serait merveilleux si je pouvais encore être là pour la venue du Fils de Dieu !”

Elles furent interrompues par les cris des gardes. Cela n'était encore jamais arrivé. Quelque chose d'important avait dû se produire pour que la garde demande du renfort. Les hommes se levèrent d'un bond, s'emparèrent des couteaux posés à côté d'eux et coururent vers les gardes.

Une partie des femmes s'apprêtait à les suivre, mais un mot de Bu-anan les retint. Elle-même aurait bien voulu savoir ce qui se passait là-bas, près du fossé, mais elle pouvait attendre.

Peu de temps après, deux messagers apportèrent la nouvelle qu'un énorme jaune était tombé dans les plantes épineuses. On l'entendait rugir à présent.

Bu-anan renvoya les femmes et les jeunes filles qui n'avaient plus envie de se rendre au fossé et suivit les messagers à la demande d'Ur-Wu qui ne savait pas exactement ce qu'il convenait de faire.

Lorsqu'elle se trouva à l'endroit où le malheur était arrivé, son âme fut saisie d'une grande pitié envers le fauve. C'était un magnifique jaune adulte à l'épaisse crinière.

Il avait voulu sauter par-dessus le fossé et il était tombé sur le ventre dans les épines. Plus il se débattait pour en sortir, plus il s'enfonçait et s'empêtrait. Son rugissement s'était transformé en gémissements de douleur.

"J'aimerais bien le tuer, dit Ur-wu avec regret, car lui aussi avait pitié du magnifique animal, mais nous ne pouvons pas l'atteindre. C'est vraiment terrible de le voir ainsi condamné à une mort lente! Bu-anan, dis-moi ce qu'il faut faire !"

Elle s'était avancée jusqu'au bord du fossé et, en priant, elle étendit les mains sur l'animal en danger.

"Anu, aide-nous ! Il s'agit d'une de tes créatures ! C'est toi qui a permis qu'elle soit créée, comme tu nous as, nous aussi, appelés à la vie. Montre-moi un moyen de délivrer le jaune !"

Pendant quelques instants, elle resta là en silence, la tête légèrement inclinée. Les hommes firent silence avec elle, et l'animal lui-même paraissait comprendre de quoi il s'agissait. Il avait cessé de gémir.

Alors elle lui parla :

"Jaune, écoute-moi ! Ne bouge plus, car tu ne fais ainsi que t'enfoncer davantage. Nous allons essayer de glisser des troncs d'arbre sous ton corps. Tu dois subir tout cela avec patience. Personne ne te veut de mal. Toi non plus, tu ne feras rien aux hommes quand ils t'auront sauvé."

Ur-wu avait compris ce qu'il fallait faire. Il s'empressa de donner des ordres. Tout près de là se trouvaient des troncs d'arbres abattus récemment. La moitié des hommes traversa le fossé à l'endroit prévu à cet effet, et tandis que les uns passaient le tronc par-dessus le fossé, les autres essayaient de s'en emparer.

Ce fut plus facile qu'on ne l'avait cru au premier abord. Bu-anan vit que les hommes avaient des aides invisibles. Les petits se tenaient debout sur les plantes épineuses et poussaient le tronc qu'Ur-wu fit déposer à côté du jaune.

A peine le tronc fut-il en place que, tranquilisé, le jaune y posa une patte de devant, montrant ainsi aux hommes qu'ils devaient continuer de la même manière. On glissa trois autres troncs à côté du premier. Les petits se tournèrent alors vers Bu-anan et la prièrent de demander aux hommes de placer aussi plusieurs troncs de l'autre côté du jaune. Sur ceux-ci il posa ses pattes de derrière.

"Rappelle maintenant tes gens ! Le roi des animaux doit à présent risquer le saut" lui crièrent les petits.

Bu-anan expliqua aux hommes de quoi il s'agissait et les pria de s'éloigner le plus possible du fossé.

"Ne peut-il pas sauter de l'autre côté ?" demanda Ur-wu avec inquiétude. Cela ne lui plaisait guère de voir le jaune à l'intérieur du cercle de protection !

Mais Bu-anan lui montra que le puissant animal ne pouvait pas se retourner. Il devait

sauter dans la direction où il se trouvait.

“Pourra-t-il sauter lorsque nous lâcherons les poutres ?” demanda l'un des hommes.

Personne n'avait pensé à cela. Il fallait trouver quelque chose pour alourdir l'extrémité des troncs. En se donnant énormément de mal, les hommes apportèrent des pierres et les posèrent sur les extrémités les plus minces.

Puis ils se retirèrent, mais ils revinrent en courant lorsqu'ils s'aperçurent que Bu-anan n'avait pas l'intention de quitter le bord du fossé.

Elle les rassura gentiment et les renvoya une fois de plus.

“Je suis sous la protection d'Anu, dit-elle, d'innombrables petits êtres m'entourent. Il ne m'arrivera rien. Mais je dois rester ici pour parler au jaune.”

Et les hommes s'éloignèrent. Bu-anan s'approcha le plus possible de l'animal et le persuada de risquer le saut avec l'aide des petits êtres secourables.

Le corps puissant se ramassa au maximum, l'animal baissa la tête et réussit son saut. Les flancs tremblants, le roi des animaux se tenait devant Bu-anan qui le regardait avec compassion. Son ventre était piqué de grosses épines. Comme cela devait le faire souffrir !

Sans prendre le temps de réfléchir, la Mère blanche avança la main et retira une des épines. Les hommes en eurent froid dans le dos ! Ils avaient beau être prêts, le couteau à la main, cela ne servirait pas à grand chose : Un seul coup de griffe de l'énorme animal suffirait à écraser Bu-anan.

Mais rien de ce qu'ils craignaient ne se produisit. L'animal émit un son qui ressemblait presque à un soupir d'aise et se rapprocha de sa bienfaitrice. Et les petits encouragèrent la Mère blanche à continuer tranquillement, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal.

Elle n'hésita pas un seul instant.

Elle parlait gentiment au jaune pendant qu'elle retirait les épines une à une. Le feu, dont la lueur lui permettait d'apporter cette aide emplie d'amour, menaçait de s'éteindre. Calmement, elle appela deux hommes parmi les plus courageux et pria d'aller chercher du bois.

Ils l'apportèrent, mais le jaune ne sembla pas faire attention à eux.

Bu-anan demanda ensuite si l'un des hommes voulait bien l'éclairer avec une torche. Tous deux s'approchèrent immédiatement, et Bu-anan put ainsi continuer à retirer davantage d'épines.

Elle persuada les hommes qui étaient encore là de rentrer chez eux et de tranquilliser les femmes. La moitié environ suivit ce conseil tandis que, retenus en partie par leur anxiété au sujet de Bu-anan et en partie par la curiosité, les autres restèrent.

La Mère blanche fut occupée à extraire les épines jusqu'au lever du soleil. Alors elle dit au jaune qu'il devait traverser le fossé en marchant sur les troncs et se mettre de l'autre côté sous un arbre. Elle lui ferait apporter de la viande provenant de la chasse.

Le grand animal obéit docilement.

Puis elle ordonna aux hommes d'enlever les troncs et d'aller chercher de la viande crue pour l'animal blessé. Elle traversa les plantes épineuses par le chemin habituel et alla vers l'animal dont le corps était encore secoué de frissons.

“Pauvre bête, dit-elle doucement, il faut que tu manges à présent. Tu auras aussi de l'eau. Ensuite, je te laisserai aux soins des petits êtres qui te soigneront.”

Elle ne quitta pas les lieux avant que le jaune n'ait eu de l'eau et de la viande. Il la regarda avec reconnaissance. Elle ne craignit pas un seul instant que le jaune puisse utiliser le passage pour s'introduire dans l'agglomération. Lorsque les hommes l'interrogèrent sur ce point, son front clair s'assombrit.

“Il n'y a que les hommes pour être si ingrats !” dit-elle brièvement.

Avant le coucher du soleil, elle se rendit encore une fois auprès de son protégé et le trouva en proie à un sommeil agité. Plusieurs petits étaient assis près de lui ; ils la remercièrent de son amour.

Elle fit porter de l'eau et de la nourriture au jaune pendant quelques jours encore, puis les blessures se fermèrent lentement, les épines, qui contenaient un poison, ayant retardé la guérison.

“Maintenant tu vas rentrer chez toi dans ta tanière, mon ami jaune”, dit Bu-anan presque à regret.

Le grand animal vint tout près d'elle et frotta sa tête à la crinière ondoiyante contre son bras.

“Il ne veut pas partir, s'écrièrent les petits, il ne veut pas partir !”

“Alors, reviens aussi souvent que tu le voudras. Tu n'as pas le droit d'entrer dans l'agglomération, tu le sais. Mais envoie l'un des petits pour m'avertir et je viendrai te voir.”

Le jaune disparut au cours de la journée. Il ne vint à l'idée d'aucun des Tuimahs qu'il aurait mieux valu le tuer pour sa fourrure et pour des raisons de sécurité.

Entre-temps, les ou-aous avaient grandi et s'étaient apprivoisés. Dès qu'ils apercevaient Bu-anan, ils lui faisaient fête en poussant de petits cris de joie. Mais ils connaissaient bien aussi les autres personnes du village et leur manifestaient leur confiance.

Les petits instructeurs décidèrent alors que tous les ou-aous devaient dormir pendant la journée afin que, la nuit, ils aident la garde qui faisait sa ronde autour du fossé, du côté intérieur.

Au début, les nuits furent agitées.

Dès qu'un animal quelconque s'approchait du fossé, du côté extérieur, un concert de “ou-aous” ébranlait l'air jusqu'à ce que l'objet de toute cette agitation ait quitté les lieux en une fuite éperdue.

Mais, peu à peu, ces animaux intelligents comprirent qu'ils ne devaient se manifester que si le fossé était franchi.

Quant aux gardiens, ils accomplissaient leur tâche avec deux fois plus d'entrain depuis que les nuits étaient écourtées grâce à ces animaux si actifs.

Puis vint une nuit où les cris des animaux, comme ceux des gardes, rompirent le silence.

Les hommes se levèrent en hâte pour porter secours à leurs camarades. Ils les trouvèrent à l'un des passages où des étrangers tentaient de pénétrer. Mais les ou-aous se jetaient sur les agresseurs en essayant de leur sauter à la gorge.

Les hommes les rappelèrent en vain. Les intrus projetaient violemment les animaux au

loin, si bien que certains d'entre eux tombèrent dans les plantes épineuses en poussant des hurlements effroyables. C'était une horrible mêlée.

Enfin, un ordre d'Ur-wu réussit à rassembler à l'intérieur de l'agglomération les animaux excités, tandis que lui-même franchissait le passage, l'arme à la main, suivi d'un grand nombre d'hommes.

Lorsque les étrangers l'aperçurent, ils reculèrent. Ils ne s'attendaient pas à une attaque. Ur-wu les interpella en leur demandant ce qu'ils voulaient des Tuimahs ; ils répondirent, mais on ne put comprendre cette réponse. Ils parlaient une langue étrangère qui paraissait venir du fin fond de la gorge.

A cet instant, un des nombreux petits qui étaient accourus dit à Ur-wu :

“Méfie-toi d'eux ! Ils ont de mauvaises intentions. Ils comprennent très bien votre langue. Continue à leur parler, mais envoie en secret des hommes pour qu'ils prennent l'autre passage et les attaquent par derrière. Ils ne sont que six.”

A voix basse, Ur-wu donna des ordres en conséquence et, entre-temps, il essaya d'obtenir des étrangers une réponse qui lui soit compréhensible. Ils paraissaient manifestement très sûrs d'eux et ils se moquaient intérieurement de la stupidité des Tuimahs.

Soudain Ur-wu vit apparaître ses gens derrière les intrus. Après avoir crié d'une voix forte :

“Saisissez-les !” il se lança lui-même avec ses compagnons contre les étrangers qui, ne s'étant pas attendus à cela, reculèrent.

Alors ils sentirent qu'on s'emparait d'eux. Pas un seul ne put s'échapper, et pas une goutte de sang ne fut versée.

Ur-wu ordonna de ligoter les six hommes et de se saisir de leurs armes. Les étrangers résistèrent désespérément, mais ils durent se rendre à l'évidence : il n'y avait rien à faire contre une force supérieure à la leur.

C'étaient des hommes grands et maigres, au teint plus clair que le leur et jaunâtre, aux longs cheveux noirs et lisses qui semblaient ruisseler de graisse. Leurs vêtements étaient de couleurs vives et beaucoup plus complets que ceux des Tuimahs.

On félicita la garde et les ou-aous, puis les hommes se dirigèrent avec leurs prisonniers vers la hutte où Bu-anan les attendait déjà.

“Pourquoi êtes-vous venus ?” demanda-t-elle aux prisonniers.

Au mouvement qu'ils firent, elle se rendit compte qu'ils avaient compris ses paroles, mais ils firent semblant de ne pouvoir saisir ce qu'elle leur disait et répondirent dans leur propre langue.

Et, chose surprenante, Bu-anan comprenait parfaitement ce que les hommes disaient, bien qu'elle n'ait encore jamais entendu leur langue.

Ce n'était pas une réponse à sa question, mais une insulte fort grossière. Elle était tellement horrible que la Mère blanche décida de ne pas laisser voir qu'elle avait compris.

Calme en apparence, elle dit :

“Puisque vous faites semblant de ne pas comprendre mes paroles, vous resterez nos prisonniers jusqu'à ce que vos dieux éclairent votre intelligence. Après cela, nous pourrions poursuivre cet entretien.”

Un flot d'insultes étrangères se déversa sur Bu-anan qui leva tranquillement la main et

ordonna aux Tuimahs d'emmener les prisonniers. Et comme elle savait que les étrangers pouvaient la comprendre, elle ajouta :

“Avant tout, bâillonnez-les afin de clore leur bouche par trop volubile et bandez-leur les yeux ! Ils sont venus pour nous espionner et tant qu'ils seront nos prisonniers, ils ne devront pas être en mesure de le faire !”

“Si tu connais la raison de notre venue, pourquoi nous la demandes-tu, femme ?” hurla l'un des hommes dans la langue des Tuimahs.

Bu-anan, et avec elle tous ceux qui étaient présents, ne manifestèrent pas le moindre étonnement et ne répondirent pas davantage. On emmena les hommes, comme la Mère blanche l'avait ordonné.

Puis Bu-anan se retira dans la solitude. Elle désirait réfléchir à tout ce qui s'était passé. Elle remercia les petits d'avoir si bien guidé Ur-wu. L'idée lui vint alors qu'il devrait être présent quand elle demanderait conseil aux petits.

Elle le fit donc appeler et, ensemble, ils écoutèrent ce que les petits avaient à leur dire : les étrangers venaient d'un royaume très grand et très puissant, situé au bord d'un large fleuve fertile.

D'une manière ou d'une autre, le souverain de ce pays avait dû entendre parler des Tuimahs : il convoitait les femmes belles et habiles. De plus, les objets d'art en fer forgé travaillés par les hommes seraient les bienvenus.

Pour savoir si ces rumeurs correspondaient à la réalité, il avait envoyé ses espions. Il lui serait facile, du moins le croyait-il, de remporter la victoire sur une tribu nègre inculte.

Ur-wu serra les poings, mais Bu-anan se contenta de sourire.

“Il verra qu'il se trompe. Anu nous a aidés jusqu'à présent, et il continuera à le faire à condition que nous suivions ses chemins. Aussi longtemps que nous maintiendrons le contact avec lui, rien ne pourra nous arriver.”

Après cela, elle demanda ce qu'il était advenu des ou-aous que les étrangers avaient lancés dans la fosse aux épines. Ur-wu ne le savait pas et les petits ne pouvaient rien dire non plus à ce sujet, mais ils pensaient que d'autres petits êtres avaient dû aider les animaux.

“Allons voir ce qu'il en est !” suggéra Bu-anan.

Elle partit vers le fossé avec Ur-wu. On voyait encore les traces du violent combat. Des morceaux arrachés aux plantes épineuses et charnues jonchaient le sol et, de part et d'autre du passage, les plantations avaient été saccagées.

Six ou-aous beaux et forts, gémissant lamentablement, étaient couchés sur des nattes installées par des mains pleines de sollicitude. Une fillette d'environ cinq ans allait et venait avec légèreté parmi eux : C'était Ur-ana, la petite fille d'Ur-wu.

La petite essayait de toutes ses forces d'arracher les épines longues et pointues qui glissaient constamment de ses mains trop faibles encore. Entre-temps, elle consolait les animaux avec amour.

“Ur-ana, qui t'a aidée à sortir les ou-aous du fossé ?” demanda Bu-anan très étonnée, tandis que de son côté Ur-wu se renseignait pour savoir comment elle était parvenue jusque-là, elle qui d'habitude était si étroitement surveillée à la maison.

Avec de grands yeux confiants, l'enfant regarda ceux qui l'interrogeaient et répondit aux

deux questions à la fois :

“De gentils petits hommes ont dit à Ur-ana de venir avec eux pour aider les pauvres ou-aous. Ces petits hommes ont ensuite aidé les ou-aous à sortir du fossé, et c'est alors qu'ils ont pu se coucher sur les nattes qu'Ur-ana a dû aller chercher.”

Un seul ou-aou s'était enfoncé si profondément qu'il ne pouvait plus remonter.

“Il est mort rapidement, raconta l'enfant, tandis que deux grosses larmes coulaient sur ses joues. Il n'a pas souffert longtemps”, ajouta la petite pour se consoler.

Les adultes furent profondément émus en regardant cette enfant.

Mais en Bu-anan s'éveilla autre chose. Depuis longtemps déjà, elle cherchait une jeune fille à laquelle elle pourrait transmettre son savoir lorsqu'Anu la rappellerait, mais elle avait toujours pensé aux plus grandes.

Et voici qu'à présent elle avait trouvé en cette petite fille ce qu'elle désirait.

Elle l'aida à arracher les épines et lui montra comment il fallait enduire les blessures des animaux d'un baume rafraîchissant. De sa propre initiative, la petite apporta des récipients remplis d'eau tandis qu'Ur-wu s'en allait chercher de l'aide.

Les hommes durent alors porter les animaux blessés dans l'une des cases où Ur-ana les soigna avec sollicitude jusqu'au jour où ils purent à nouveau gambader joyeusement.

Plusieurs jours s'étaient écoulés. Les hommes étaient partis pour la chasse, moins pour ramener du gibier que pour parcourir les bois qui ne leur paraissaient plus très sûrs depuis que les espions étrangers s'étaient approchés de l'agglomération. Mais, aussi loin qu'ils purent aller, ils ne trouvèrent âme qui vive.

Un jour, les gardiens annoncèrent que les étrangers désiraient parler à Bu-anan.

“Comment le savez-vous ? demanda la Mère blanche amusée, ils ne parlent pas notre langue !”

Les gardiens se mirent à rire eux aussi :

“Bu-anan, un miracle s'est produit : lorsque les hommes se rendirent compte que leur fureur ne servait à rien, ils ont essayé de nous offrir de l'argent et des pierres pour que nous leur rendions la liberté. Nous avons alors fait ce que tu nous avais recommandé de faire et nous n'avons pas échangé un mot avec eux. Et c'est par ce silence qu'ils apprirent notre langue.”

“C'est bien ainsi, déclara Bu-anan. Vous pourrez les amener demain. Mais bandez-leur les yeux jusqu'à ce qu'ils soient devant moi, et ne détachez pas leurs liens. Nous ne pouvons leur faire confiance.”

Le jour suivant, les prisonniers comparaissaient devant la Mère blanche. L'air maussade, ils regardaient Bu-anan dont ils ne pouvaient reconnaître le charme. Ils étaient habitués à des femmes vêtues de robes somptueuses et ne prêtaient pas attention aux personnes vêtues simplement.

Bu-anan se taisait. Elle lisait dans leurs pensées comme s'ils avaient parlé. Elle n'avait donc pas besoin de leur poser de questions. De leur côté, les hommes se taisaient aussi, par défi et par obstination.

Bu-anan allait faire un signe pour que l'on reconduise les prisonniers lorsque le plus âgé d'entre eux se décida à parler. Avec mauvaise humeur, il éclata :

“N'y a-t-il pas d'hommes dans ces misérables huttes ? Se sont-ils tous cachés derrière les jupes d'une femme ? Où est le chef de la tribu ?”

Bu-anan ne disait mot. Ce n'était pas ainsi qu'elle parlerait. De nouveau, le silence se prolongea. Puis un autre dit :

“Nous n'avons pas l'habitude de parler avec des femmes !”

Un léger sourire apparut sur les lèvres de Bu-anan.

“Je le vois bien, sinon vous seriez plus respectueux. Vous avez de mauvaises coutumes, étrangers !”

Un troisième reprit, furieux :

“De quel droit oses-tu porter un jugement sur nos coutumes, femme ?”

“J'ai deux raisons : d'abord, le droit du vainqueur sur le vaincu, et plus encore le droit de la femme pure !”

Ils se regardèrent, presque confus. Ils n'arriveraient à rien ainsi. De cette femme émanait une noblesse telle qu'ils n'en avaient jamais vue de pareille. Si seulement ils savaient quoi dire !

C'est alors que Bu-anan leur parla en ces termes :

“Il est bon, étrangers, que vous vous rendiez compte que vous n'obtiendrez rien en continuant sur cette lancée. Répondez avec franchise à mes questions et nous verrons alors ce qu'il y a lieu de faire de vous.”

Ils se regardèrent à nouveau, et cela signifiait : Attention, gardons-nous de dévoiler pourquoi nous sommes ici et d'où nous venons.

Cette précaution était inutile, la question qu'ils attendaient ne fut pas posée.

“Y a-t-il quelque chose qui laisse à désirer dans votre prison ?” demanda Bu-anan.

Ils furent tellement surpris qu'ils ne trouvèrent pas de réponse. L'un d'entre eux se ressaisit enfin et l'assura que les cavernes étaient spacieuses, bien aérées, et qu'ils disposaient toujours de suffisamment de bois pour s'éclairer.

“Vous donne-t-on assez à manger ?” fut la question suivante et, là encore, la réponse fut affirmative.

“Il n'y a donc aucune raison pour que vous ne puissiez pas rester encore un certain temps ici” fut la décision complètement inattendue de Bu-anan.

J'enverrai des messagers à votre souverain pour l'informer que ses espions sont en prison chez nous. Il pourra dire de quelle manière il veut vous racheter. Jusque-là, il vous faudra prendre patience.”

L'étonnement des hommes était si grand qu'ils en oublièrent qu'ils s'étaient attendus à autre chose.

“Comment sais-tu qui est notre souverain ?”

“Qui t'a dit que nous sommes venus en espions et non comme de paisibles marchands ?”

“Comment ton messager pourra-t-il trouver notre pays qui est si loin d'ici ?”

Les questions se bousculaient. Il paraissait incompréhensible aux étrangers que Bu-anan exprime avec un tel calme ce qu'ils avaient voulu lui cacher.

Et, dans leur étonnement, ils demandèrent encore :

“Es-tu une sorcière ?”

“Je ne sais pas ce que c'est” répondit Bu-anan.

Une femme qui est en contact avec des puissances surnaturelles” fut la réponse rapide.

“Je suis la servante du Seigneur de tous les mondes” dit Bu-anan, et une dignité empreinte de noblesse vibra dans ses paroles.

Alors les hommes se turent et ils se laissèrent reconduire à leur prison sans la moindre résistance.

A peine étaient-ils hors de portée de voix que les Tuimahs qui avaient assisté à la scène ne purent se contenir davantage. Les exclamations fusaient de tous côtés. Ils savaient, certes, que Bu-anan recevait son savoir d'en haut, ils savaient qu'elle était la meilleure et la plus pure des femmes de la Terre, mais jamais ils n'avaient vu leur Mère blanche si grande, si admirable qu'à ce moment-là. Quelques-uns se mirent à genoux devant elle.

Elle s'y opposa aimablement, mais avec fermeté.

“Remerciez Anu, dit-elle, il vient au secours de sa servante. Nous devons penser maintenant à envoyer des messagers au souverain de ces hommes. Puisque ces gens comprennent notre langue, vous saurez également vous faire comprendre de leur souverain. Qui d'entre vous veut entreprendre ce long voyage sous l'escorte des petits ?”

Tous furent volontaires. Quand Bu-anan estimait qu'une chose était juste, il n'y avait aucune hésitation à avoir.

Elle décida qu'Ur-wu et trois autres se mettraient en route avec quelques noirs. Ur-wu comprenait les petits et, en tant que chef de la tribu, il était le plus indiqué pour cette mission.

Les hommes partirent dès le lendemain. Bu-anan avait recommandé à Ur-wu de suivre en tout les conseils des petits, non seulement pour la route à prendre, mais encore plus pour les pourparlers avec le souverain étranger. Anu avait accordé à l'un des petits une sagesse toute spéciale ; Ur-wu pouvait avoir pleine confiance en lui.

Bu-anan désigna Ur-an, fils d'Ur-wu, pour diriger les hommes pendant l'absence de son père. Comme futur chef de la tribu. Il était bon qu'il s'exerce dès maintenant, pendant que Bu-anan était encore là pour le conseiller.

Quant à elle, elle s'occupa entièrement d'Ur-ana afin de former l'âme de cette enfant.

Et la petite récompensa largement le moindre de ses efforts. Elle saisissait avec joie tout ce que la Mère blanche lui enseignait. Ses questions prouvaient qu'elle se préoccupait sans cesse intérieurement de tout ce qu'elle entendait de la bouche de Bu-anan et de tout ce qu'elle voyait. -

C'est ainsi que plusieurs mois s'écoulèrent avant que les prisonniers ne demandent un nouvel entretien.

Comme la fois précédente, c'est enchaînés et les yeux bandés qu'ils furent conduits devant Bu-anan. Cependant, leur comportement était meilleur que la première fois. Ils se présentèrent devant elle avec respect, mais ce respect était trop exagéré pour être sincère, ce qui la rebuta autant que leur impertinence d'autrefois.

“Ton messenger n'est-il pas encore revenu, femme ? demanda le plus âgé d'entre eux.

“Vous pouvez vous-mêmes répondre à cette question, car vous connaissez la distance qui nous sépare de votre pays, répondit Bu-anan. Le messenger est parti le lendemain de notre

entretien. Je pense qu'il faudra encore deux pleines lunes avant qu'il ne revienne, si toutefois votre souverain le laisse repartir immédiatement."

"Qu'allons-nous devenir si notre souverain ne veut pas payer notre rançon ?" demanda un autre, et l'on remarquait à quel point cette question les avait déjà tous préoccupés.

"Que ferait-on des espions dans votre pays ?" demanda Bu-anan en guise de réponse.

Les hommes se regardèrent et le plus jeune s'écria avec fougue :

"Chez nous, au lieu de les emprisonner, on les aurait tués immédiatement !"

Les autres étaient visiblement mécontents que le plus jeune ait parlé ainsi mais, à présent que c'était fait, tous hochèrent la tête en signe d'assentiment.

"Auriez-vous préféré cela ?" demanda la Mère blanche.

"Si finalement tu veux quand même nous faire tuer, nous préfererions ne pas avoir à attendre si longtemps" dit l'un des prisonniers.

"Ce que nous ferons de vous dépend de la réponse de votre souverain. En ce qui me concerne, je n'hésiterais pas un seul instant à faire libérer mes messagers si j'étais dans le même cas que lui."

"Tu es une femme, et tu es bonne, déclara le plus âgé. Tu ne connais pas notre souverain. Que lui importe une vie humaine ? Il est cruel et orgueilleux. Il n'a sûrement pas envie de nous revoir, surtout si nous ne pouvons lui rapporter ce qu'il voulait que nous lui disions."

"Si vous saviez cela, pourquoi m'avez-vous laissée envoyer des messagers vers lui ?" demanda Bu-anan avec étonnement. Nous aurions peut-être pu trouver une autre solution. Maintenant, il est trop tard. Nous devons attendre la réponse qu'Ur-wu nous rapportera."

Les prisonniers n'étaient pas plus avancés ; on les reconduisit dans leur caverne où ils pouvaient s'adonner à des pensées peu réjouissantes.

Mais Bu-anan réfléchit : Qu'allait-elle faire de ces hommes si le souverain étranger renvoyait effectivement Ur-wu sans réponse ? Eût-il mieux valu ne pas l'envoyer ?

Mais, à l'instant même, elle vit clairement en son for intérieur qu'elle avait agi sur l'ordre d'Anu. Les petits avaient été désignés pour accompagner ses gens. En aurait-il été ainsi si cette expédition n'avait pas été voulue ? Ils continueraient donc à recevoir de l'aide.

Il fallait attendre.

La lune s'était arrondie deux fois et les hommes n'étaient toujours pas revenus. Bu-anan se consolait, et elle consolait aussi les femmes en disant qu'ils avaient peut-être été retardés en cours de route. Mais il y eut encore beaucoup de pleines lunes dans le ciel de la nuit avant qu'on entende parler des messagers. Et ce furent les petits qui apportèrent des nouvelles.

Ur-ana vint un matin en toute hâte vers Bu-anan pour lui dire :

"Écoute ce que les petits hommes m'ont dit : grand-père est en route, il sera bientôt là !"

"Sais-tu, mon enfant, si les autres sont avec lui ?" demanda Bu-anan.

Mais la petite n'en savait rien.

Il s'écoula encore beaucoup de temps et, enfin, ceux qu'on avait tant attendus arrivèrent. Leurs familles se réjouirent grandement. Quant à ceux qui étaient revenus, ils avaient vu tant

de choses qu'ils ne savaient par où commencer leur récit.

Bu-anan avait demandé :

“Le souverain est-il prêt à racheter les prisonniers ?”

Elle avait reçu une réponse négative à sa question, et cela la préoccupait : Que devait-elle faire des prisonniers à présent ? Mais elle repoussa loin d'elle cette question qui l'oppressait. Jusqu'ici, l'aide avait toujours été là et, cette fois encore, elle ne ferait pas défaut.

Elle espérait seulement que la joie provoquée par le retour des hommes ne serait pas connue des prisonniers avant qu'elle n'ait décidé de leur sort. Elle recommanda aux gardiens d'observer le silence le plus strict ; elle ne pouvait faire davantage.

Puis vinrent les soirées passées autour d'un grand feu à écouter des récits et à poser des questions. Ils ne s'en lassaient jamais.

Ur-wu raconta comment les petits les avaient bien guidés mais combien, malgré cela, la route avait été longue et difficile. Et, finalement, ils étaient arrivés sur les rives du fleuve si grand et si large.

Mais ils n'avaient pu y rester, comme ils auraient tant souhaité le faire. Le souverain séjournait alors dans une résidence d'été située sur les hauteurs et exposée à des vents plus frais. Dès qu'ils étaient arrivés dans des régions habitées, ils s'étaient rendus compte qu'ils ne passaient pas inaperçus.

“Nous n'avons pourtant pas la peau noire, dit l'un des hommes, mais en comparaison du peuple dont sont issus les étrangers, nous paraissions bruns. Ils sont plus rouges que nous...”

“Non, plus jaunes”, précisa un autre.

Ils ne purent tomber d'accord et ils avaient totalement oublié que les prisonniers avaient justement la couleur de peau qu'ils s'efforçaient de décrire.

“Ils portent des vêtements somptueux”, dit Ur-wu en poursuivant son récit, mais il fut à nouveau interrompu par cette exclamation :

“Oui, comme des femmes. Ils avancent lentement et majestueusement dans de longs vêtements.

Tout ce qu'ils disent est également censé souligner cette dignité, mais elle n'est pas authentique. Bu-anan, tu serais saisie d'horreur au milieu de ces gens !”

“Alors, je me réjouis de ne pas avoir à les regarder, déclara la Mère blanche avant de demander : Poursuivez votre récit et laissez les choses secondaires pour plus tard !”

“On ne nous a pas permis d'aller voir le souverain ; il ne voulait rien savoir de gens tels que nous”, s'exclama Ur-wu indigné.

“Il lui importe peu que nous ayons fait ses espions prisonniers. Il nous a fait dire que ce n'était pas sa faute si ses hommes avaient été maladroits. La prochaine fois, il en enverrait de meilleurs.”

“Les petits nous avaient recommandé par l'intermédiaire d'Ur-wu de ne porter ni bagues ni aucun autre bijou. Nous ne savions pas pourquoi, rapporta l'un des narrateurs, mais nous ne devons pas tarder à l'apprendre.

Les affreux serviteurs du souverain nous examinèrent attentivement et demandèrent si nous savions forger des objets d'art.”

Ur-wu reprit son récit :

"Mais les petits m'avaient préparé à cette question et je répondis, comme on me l'avait recommandé :

"Nous sommes des gens pauvres et nous ne pouvons rivaliser avec la splendeur qui s'étale à la cour de votre souverain."

Et les serviteurs continuèrent à poser des questions avec des ricanements hideux :

"Dites-nous, vos filles et vos femmes sont-elles aussi belles qu'on le dit ?"

"Je connaissais la bonne réponse, celle que le petit vieillard m'avait soufflée, s'écria un autre avec fierté. Je me campai bien en face de celui qui avait posé la question et lui dis :

"Oui, elles sont très belles. Regarde-moi, elles me ressemblent toutes !"

Un grand éclat de rire suivit ces paroles malicieuses. Mur-a était l'homme le plus laid de toute la tribu. Ils imaginaient l'ébahissement du serviteur en entendant pareille réponse. Un seul demanda avec circonspection :

"Pourquoi as-tu dit une chose fausse, Mur-a ? Ce n'est guère un honneur pour nos femmes de dire qu'elles te ressemblent !"

"Aurais-tu préféré que j'incite les étrangers à convoiter nos femmes ?" répliqua Mur-a vivement.

Tous avaient compris à présent pourquoi les petits leur avaient inspiré de telles réponses.

"Quelle fut la réaction des serviteurs à ta réponse, Mur-a ?" lui demandèrent-ils.

"Ils réagirent exactement comme vous venez de le faire, ils éclatèrent de rire. Ensuite, leur chef déclara : "On nous a donc menti. Cela ne vaut pas la peine d'attaquer ces misérables noirs. Ils n'ont pas de richesses et leurs femmes ressemblent à des oiseaux de nuit !"

"Ur-wu, n'as-tu pas demandé ce qu'il convenait de faire des prisonniers si le prince ne voulait pas les racheter ?" s'informa Bu-anan.

"J'ai évidemment posé la question, mais le souverain m'a fait dire que si j'étais incapable d'entendre, il me ferait couper les deux oreilles. Il ne voulait plus avoir affaire avec des gens si maladroits. Nous pouvions les faire rôtir et les manger. Oui, c'est bien ce qu'il a dit !", ajouta-t-il avec insistance, alors que des cris horrifiés se faisaient entendre.

Puisqu'on avait rapporté ce qui était le plus important, on pouvait aller se reposer et garder le reste pour les soirées à venir.

Les hommes racontèrent alors qu'ils avaient vu des édifices splendides dans lesquels on adorait une multitude de dieux.

"Il s'agit sans doute des petits dieux dont tu nous as parlé, Bu-anan", dirent-ils.

"Ils appellent ces édifices de pierres des temples, reprit Ur-wu. Et ceux qui parlent aux dieux se nomment des prêtres. L'un d'entre eux m'a demandé si nous aussi adorions des dieux. J'ai répondu : "Oui, celui qui est au-dessus de tous les autres !"

"Comment le nommez-vous ?" me demanda alors le prêtre.

"Il s'appelle Anu !" lui répondis-je. Après quoi, l'homme chauve - tous les prêtres sont chauves - ajouta :

"Nous le nommons Rê."

Puis il nous conduisit dans un temple de Rê où une image resplendissante du dieu était

posée sur une table.

"Ce n'est pas Anu", dis-je au prêtre.

Il voulut savoir d'où me venait cette certitude, et je lui répondis qu'Anu était invisible et que par conséquent on ne pouvait s'en faire une image.

"Rê est invisible lui aussi ; il ne se montre qu'à quelques-uns qu'il aime tout particulièrement. Vous êtes sans doute trop insignifiants pour qu'il puisse vous aimer et se manifester à vous", déclara le prêtre.

Je ne répliquai rien car les petits êtres m'avertirent de ne pas parler de Bu-anan."

Bu-anan aurait aimé qu'on lui parle des femmes. Les hommes affirmèrent que la plupart de celles qu'ils avaient vues étaient laides.

"Elles ont le nez droit et très long et, au-dessus du nez, leur front fuit en arrière jusqu'aux cheveux."

La Mère blanche ne voyait pas très bien ce qu'ils voulaient dire, mais c'était sans importance pour elle. Elle désirait apprendre quelque chose sur la vie de ces femmes et savoir si elles attachaient du prix à la pureté, mais les hommes l'ignoraient.

Ils avaient vu aussi toutes sortes de bêtes étranges dont ils ne connaissaient pas le nom. C'est alors que le désir de rentrer s'était fait si puissant en eux qu'ils avaient pris le chemin du retour.

Par la suite, les hommes racontèrent encore bien des choses qu'ils avaient vues ou vécues au cours de ce long voyage et surtout dans le pays étranger.

Ne sachant que faire des prisonniers, Bu-anan s'adressa à Anu. Elle eut beau supplier, elle ne reçut pas de réponse. Toutefois, grâce à la fervente concentration de chacune de ses prières, elle comprenait de plus en plus nettement ce qui se rapportait à ces gens.

Si elle les laissait partir, ce qu'elle aurait préféré faire, il était possible que ces hommes racontent toutes sortes de mensonges à leur souverain pour qu'on ne leur reproche pas leur maladresse. C'était non seulement possible, mais absolument certain. Et cela ne devait pas arriver, sans quoi les Tuimahs ne seraient plus en sécurité face à ce peuple étranger et rusé.

Et si on faisait remarquer à ces hommes le peu d'intérêt que leur portait leur souverain, et si on leur proposait de rester ici ? Ce serait possible, mais Bu-anan avait vu trop de duplicité chez ces gens pour leur faire confiance.

Tout en elle criait : "Tue-les !", et tout en elle s'y opposait.

"Anu, aide-nous !"

D'innombrables prières s'élevèrent de l'âme tourmentée de Bu-anan. L'aide vint, mais de façon totalement différente de ce qu'un être humain aurait pu imaginer.

Les prisonniers avaient trouvé le temps long. Eux aussi avaient calculé à quel moment les messagers pourraient être de retour. Puisque nulle nouvelle ne leur parvenait à ce sujet, ils décidèrent d'agir et ils mirent leur projet à exécution au même moment.

Ils arrachèrent son arme au gardien qui leur apportait de la nourriture et, se précipitant tous sur lui, l'étranglèrent avant qu'il ait pu émettre un son.

Puis ils coupèrent leurs liens, placèrent à grand peine la pierre de fermeture en équilibre instable dans l'ouverture et attendirent la suite. Trois d'entre eux s'étaient cachés à l'extérieur de la caverne, les trois autres attendaient à l'intérieur.

Des pas s'approchèrent de l'entrée : les deux autres gardiens venaient appeler celui qui avait été étranglé. Il avait été convenu qu'au moment où les gardiens voudraient enlever la pierre, on basculerait de l'intérieur l'énorme bloc sur eux. A l'intérieur de la caverne, les trois hommes étaient aux aguets... Maintenant, c'est maintenant qu'on touche à la pierre de l'extérieur ! Alors tous trois rassemblèrent leurs forces et renversèrent le bloc.

Un concert de hurlements s'éleva. Les deux gardiens et de nombreux noirs se précipitèrent dans la caverne et, en quelques instants, les trois prisonniers furent tués.

Mais avant de mourir, ils purent encore voir que ceux qui avaient été tués n'étaient pas les gardiens mais leurs propres camarades qui, pour une raison inconnue, s'étaient approchés de la pierre.

Deux des Tuimahs et un noir avaient été blessés. On laissa sur place les cadavres des prisonniers et on décida d'aller d'abord faire un rapport à Bu-anan.

Elle fut épouvantée par ce que les hommes avaient à lui annoncer, mais en même temps un profond soulagement s'empara de son âme. Les étrangers avaient eux-mêmes provoqué leur mort. Elle était libérée de toute décision à prendre.

“Était-il nécessaire de tuer les prisonniers ?” demanda-t-elle, et on lui répondit qu'il avait été impossible de faire autrement si on voulait éviter que d'autres Tuimahs ne soient blessés.

Ur-wu ordonna d'enterrer dans la caverne ceux qui avaient été assommés et tués. Ensuite, on la mura.

Une longue période de calme s'ensuivit. La tribu se développait dans la paix et la joie. Ur-ana s'épanouissait de plus en plus pour le plaisir de son grand-père et au grand soulagement de Bu-anan. Puis vint le jour où Ur-wu, toujours actif, ferma les yeux à cette vie. Ses dernières paroles furent pour évoquer la naissance du Fils de Dieu qu'il aurait tant voulu voir.

“Il te sera permis d'entendre parler de lui là-haut”, lui promit Bu-anan pour le consoler.

Ur-wu eut un sourire heureux, comme s'il en savait déjà plus qu'elle. Ur-an prit le commandement de la tribu, et il était reconnaissant d'avoir encore Bu-anan à ses côtés. Plus que jamais, les pensées des Tuimahs se tournaient vers le Fils de Dieu qui leur avait été promis.

Ils n'osaient plus demander qu'Anu daigne l'envoyer chez eux. A présent, ils priaient seulement pour qu'Anu leur accorde la grâce de le voir.

Un matin, Bu-anan évita ceux qui voulaient la rencontrer. Ur-ana dut parler aux gens à sa place et les aider autant qu'elle le pouvait. Elle ne savait pas pourquoi Bu-anan s'était réfugiée dans le silence, mais elles pressentait que des choses importantes lui seraient annoncées.

Le soir, la Mère blanche s'approcha du feu sans qu'on l'ait attendue. Quelque chose de tellement solennel émanait d'elle que tous surent immédiatement qu'elle avait reçu un message des hauteurs lumineuses.

L'espace d'un instant, Bu-anan laissa errer son regard au-dessus de la foule. Elle les

connaissait tous, elle savait quelle impression profonde ferait sur eux ce qu'elle avait à leur dire. Enfin, elle commença :

“Adana est venue me voir aujourd'hui”.

“Adana !” murmurèrent les gens en posant un regard rempli d'espérance sur Bu-anan. Il y avait longtemps qu'Adana n'avait plus apporté de messages.

“Elle m'a annoncé que le Fils d'Anu, le Fils de Dieu, est déjà sur cette Terre !”

Un gémissement de déception, une allégresse étouffée, parcourut les rangs. Que c'est merveilleux ! Que c'est triste ! Tous éprouvaient les deux sentiments à la fois et ne pouvaient savoir ce qui l'emportait.

Bu-anan les laissa faire. Elle savait que tout cela devait d'abord s'éclaircir pour eux avant qu'ils ne soient en mesure de recevoir autre chose. Silencieuse, en profonde méditation, la Mère blanche se tenait devant eux.

En elle aussi s'agitait un tourbillon d'intuitions. Ce qui avait été annoncé était à présent devenu Vérité : Dieu, le Maître invisible, le Créateur et le gardien de tous les mondes avait, par amour pour ces mondes, abandonné une partie de lui-même pour qu'elle vive pendant un certain temps parmi et avec les hommes, qui d'ailleurs ne méritaient plus du tout la miséricorde d'Anu.

Les hommes étaient devenus mauvais. Bu-anan l'avait ressenti jadis lorsqu'Ur-wu et ses compagnons avaient parlé du souverain étranger et de sa cour. Adana venait de le lui confirmer.

Avec quelle sincérité les Tuimahs ne s'efforçaient-ils pas d'être les fidèles serviteurs d'Anu !

Bu-anan savait qu'ils aspiraient tous à s'élever. Pas un seul d'entre eux ne pensait autrement. Mais ces gens vivaient retranchés derrière leur mur d'épines. Ils n'étaient en contact avec aucune tentation, aucune fausse croyance.

Conserveraient-ils leur pure candeur s'ils étaient exposés à d'autres influences ? Alors Bu-anan se souvint d'Ur-wu et de ses compagnons. Ils étaient allés dans un pays étranger, et pourtant rien n'avait pu troubler leur âme. Ayant à présent retrouvé la joie, elle regarda autour d'elle.

Entre-temps, les sentiments contradictoires s'étaient apaisés chez les Tuimahs. Vivement intéressés, ils regardaient leur Mère blanche qui avait sûrement d'autres choses à leur révéler. Ils ne s'étaient pas trompés ; lentement, Bu-anan se mit de nouveau à parler :

“Oui, Adana m'a annoncé que cet événement qui remue le Ciel et la Terre s'est accompli il y a un certain temps déjà. Le Fils d'Anu, une partie de lui-même, naquit dans un corps humain et fut instruit par des êtres entièrement purs. Comme ils doivent être merveilleux ces hommes auxquels il a été donné de servir d'aides et d'instructeurs à un Fils de Dieu !”

Lorsque Bu-anan se tut, ils osèrent poser des questions :

“Où est né le Fils d'Anu ? As-tu appris dans quel peuple ?”

“Cela s'est passé dans un pays très éloigné du nôtre ; tout y est très différent de chez nous. De hautes montagnes s'y élèvent vers le ciel.”

Comme à l'accoutumée, elle interrompit sa déclaration solennelle par des paroles très simples :

“Je pense qu'il devait en être ainsi pour que le Fils de Dieu puisse vivre au-dessus des

autres humains. Sa demeure devait être plus élevée que celle des autres. Des êtres lumineux issus de l'esprit ont dû souvent venir le voir. Ils n'auraient pu descendre aussi bas.”

Les gens approuvèrent. Cela leur semblait juste. Soudain ils comprirent aussi qu'il aurait été impossible qu'Anu envoie son Fils chez eux. Un ancien exprima cette pensée qui les remuait tous :

“Il était présomptueux de notre part de demander à Anu d'envoyer son Fils sacré chez nous. Nous ne sommes rien ! Comment aurions-nous pu l'élever et l'instruire ?”

Un autre demanda :

“Sais-tu quelque chose du peuple au milieu duquel le Fils d'Anu a pu grandir ? Raconte-nous !”

“Adana n'a pas révélé grand-chose à ce sujet, dit Bu-anan en réfléchissant. Ce sont des êtres humains merveilleux, a-t-elle dit. Elle ne les a appelés ni hommes, ni gens. Donc, ils doivent être bien supérieurs à nous. Cela se comprend. Quiconque est autorisé à vivre auprès d'un Fils du Très-Haut doit être différent des autres hommes.

Voilà ce que je voulais vous dire tout particulièrement aujourd'hui, à vous, les fidèles !”

Jamais Bu-anan n'avait employé cette expression. Son grand amour pour le peuple au milieu duquel elle avait été placée grandissait toujours davantage, justement grâce à cette révélation. Elle aurait voulu prendre chacun d'eux par la main et le conduire afin que pas un seul ne puisse passer à côté du salut.

“Écoutez ce que j'ai encore à vous révéler :

Adana m'a dit que tous ceux d'entre vous dont l'âme est pure, dont les yeux sont ouverts et dont le cœur est prêt... - inconsciemment Bu-anan fit une pause en laissant avec amour son regard attentif glisser sur l'assistance - que tous ceux-là donc seraient autorisés à voir le Fils d'Anu sur la Terre !”

Pendant quelques instants, il régna un silence impressionnant. Ils étaient subjugués par cette nouvelle. Puis ils exultèrent de joie comme personne ne les avait encore entendus le faire. Il leur fallait crier leur allégresse et leur enthousiasme !

Les uns remerciaient Anu en balbutiant, les autres imploraient Bu-anan de leur dire s'ils étaient assez purs. D'autres encore ne pouvaient trouver de mots pour exprimer leurs intuitions et ne faisaient que crier, tant leur joie était grande.

Longtemps, Bu-anan les laissa faire ; ne tremblait-elle pas elle-même en une bienheureuse reconnaissance parce que son cœur allait trouver l'accomplissement de ses désirs les plus ardents ?

Peu à peu la tempête s'apaisa, et déjà surgissaient de nouvelles questions. Compréhensive, la Mère blanche leur dit :

“Il est vrai que le moment serait venu de clore la soirée, mais aucun d'entre nous ne peut songer à dormir, car nos âmes débordent. Nous allons donc continuer à parler de tout cela ensemble.”

Tous furent d'accord, et les questions se firent de plus en plus pressantes.

“Comment le Fils d'Anu viendra-t-il jusqu'ici, Bu-anan ?”

“Je l'ignore. Mais si telle est la Volonté d'Anu, ce qui paraît impossible deviendra possible”, répondit calmement Bu-anan.

“Crois-tu que nous devons simplement attendre ici jusqu'à ce que vienne Celui qui est Saint ?” demanda l'un des hommes qui était connu pour réfléchir à tout d'une façon particulièrement profonde.

Avant que Bu-anan ait pu répondre, un autre s'écria :

“Je crois que nous devons nous mettre en route afin de nous rendre dans ce pays de montagnes inconnu et lointain. Nous devons aller à la recherche du Fils sacré d'Anu !”

“Nous devons partir vers les montagnes !”

“Faut-il partir dès demain ?”

“Qu'est-ce que c'est, des montagnes ?” Les questions fusaient de tous côtés. Bu-anan ne savait par où commencer pour répondre. Et pourtant, il était bon que toutes les pensées soient exprimées.

Comme Bu-anan ne prenait toujours pas la parole, le silence se fit lentement. Tous la regardèrent comme à l'accoutumée.

“Si la volonté d'Anu était que nous allions chercher son Fils sacré, il nous en aurait avertis”, assura Bu-anan de sa voix tranquille.

“Mère blanche, tu dis toujours que nous devons faire des efforts, que rien ne vient à nous tout seul !” Un jeune homme venait de parler, tout fier d'avoir eu une idée aussi bonne.

“Il est exact que nous devons faire des efforts, acquiesça Bu-anan, mais nous devons agir d'une tout autre manière. Nous devons préparer nos âmes, nous devons ouvrir nos yeux et nos oreilles, et nous saurons au bon moment ce qu'il nous sera permis de faire en plus de tout cela. Réfléchissez, nous ne pouvons pas nous en aller tous, grands et petits, à la recherche d'un pays lointain dont nous ne savons rien. Comment pourrions-nous le trouver ?”

“De la même manière qu'Ur-wu et les autres ont trouvé le souverain étranger. Ils ont été conduits”, dit l'une des femmes.

“C'est exact, confirma Bu-anan, ils ont été conduits. Les serviteurs d'Anu partirent avec eux puisqu'ils avaient entrepris le voyage sur l'ordre d'Anu. Mais, cette fois, cet ordre n'a pas été donné, si bien que les guides ne viendront pas non plus.”

Ils comprirent soudain que Bu-anan avait raison. Sans guides, ils ne pouvaient pas trouver le pays lointain. Il fallait donc attendre. Encore attendre ! Ils auraient tant voulu faire immédiatement quelque chose de grand pour le Fils de Dieu qui se trouvait sur la Terre!

“Il vous demande ce que vous pouvez donner de plus grand, vous les hommes, dit Bu-anan avec gravité. Il vous demande de vous donner vous-mêmes ! Vous devez vous donner à lui de toute votre âme. Vos désirs et vos souhaits personnels doivent se taire. Votre manière de vivre doit être telle qu'à chaque instant le rayon de son œil sacré puisse vous atteindre.

Imaginez que maintenant il apparaisse soudain parmi nous !”

“Il verrait alors notre joie”, dit Ur-an gaiement. “Ne penses-tu pas qu'il se réjouirait avec nous, Bu-anan ?”

“Oh ! les grands enfants”, pensa Bu-anan, mais elle n'exprima pas sa pensée à haute voix. Elle les invita à prier, et ce fut avec ferveur que ses lèvres prononcèrent des paroles de reconnaissance pour la grâce divine qui leur avait été accordée.

Malgré la grande agitation qui faisait encore vibrer leur âme, les gens regagnèrent leur demeure en silence, comme à l'accoutumée.

Quant à la Mère blanche, émue par une foule de pensées, elle resta encore longtemps appuyée à sa case, à contempler le ciel étoilé. Elle non plus ne pouvait se représenter de quelle manière le Fils d'Anu arriverait jusqu'à eux. Mais elle ne douta pas un seul instant qu'il était juste de dissuader les autres de partir à la recherche de l'Éternel sur la Terre.

“Anu, envoie ton aide afin que ces âmes restent dignes de ta grande grâce ! Elles sont pleines de bonne volonté, elles sont pures.”

Si les Tuimahs avaient vécu jusqu'alors en pensant à la venue de l'Envoyé divin, tout fut désormais réglé selon cette promesse : Il nous sera permis de le voir !”

Les cases et l'agglomération avaient toujours été propres, mais maintenant les femmes rivalisaient afin de rendre tout encore plus beau et d'améliorer toute chose. Les hommes partirent à la recherche de gibier et ils décidèrent par la suite de choisir les plus belles pièces de viande afin de les conserver pour le temps où viendrait le Fils d'Anu.

Les jeunes filles tissèrent une étoffe du blanc le plus pur pour lui faire un vêtement. Il fallait qu'il soit plus beau que la robe de Bu-anan, et il ne devait présenter aucun défaut. Tous imaginaient des choses encore plus belles, encore plus précieuses que celles qui avaient été faites jusqu'alors. Débordant d'amour, chacun voulait préparer un cadeau selon ses propres capacités.

Un matin, Bu-anan entendit Ur-an parler avec plus de véhémence qu'à l'ordinaire. Que se passait-il donc ?

Elle marcha dans la direction des voix - plusieurs personnes parlaient en effet avec emportement - et elle arriva près du fossé aux épines. Elle put immédiatement constater ce qui avait provoqué l'indignation d'Ur-wu. La garde de la nuit précédente avait soigneusement arrangé le passage en arrachant les plantes épineuses qui l'envahissaient, si bien que le chemin s'étalait de façon claire et nettement visible aux yeux de tous dans la lumière du soleil.

Furieux, Ur-an se tourna vers Bu-anan : “Regarde ce que ces imprudents ont fait ! C'est un dommage qu'on ne pourra réparer avant plusieurs mois. Chaque espion qui passera par ici sera aimablement invité à emprunter ce chemin et à nous rendre visite !”

Personne n'avait encore jamais vu le chef, si calme d'ordinaire, dans un tel état de rage. Mais Bu-anan ne put que lui donner raison. Avoir fait une chose pareille était vraiment on ne peut plus imprudent.

“Pourquoi avez-vous fait cela ?” demanda-t-elle aux hommes, qui n'osaient plus se défendre en sa présence.

“Nous voulions que le chemin du Fils d'Anu soit plus facile lorsqu'il viendra chez nous, avouèrent-ils. Nous nous sommes donné beaucoup de peine pour que le chemin soit libre et nous n'avons pas prêté attention aux méchantes épines.”

Ils montrèrent leurs membres égratignés et tout rouges.

“Insensés !” s'écria Bu-anan. Vous savez pourtant depuis l'aventure des ou-aous que les épines sont vénéneuses ! Nous devons immédiatement nous occuper de vos plaies.

Vous croyez avoir bien agi, mais n'oubliez pas qu'un seul individu ne doit jamais faire quoi que ce soit en suivant ses propres idées lorsqu'il s'agit de la communauté. Vous auriez dû en parler d'abord à Ur-an. Allez voir Ur-ana et faites-vous mettre du baume sur les bras et les jambes.”

Lorsque les hommes furent partis, Bu-anan se tourna vers le chef qui était encore tout bouleversé.

“Il est vrai qu'ils ont causé un grand dommage, Ur-an”, dit-elle avec gentillesse. Le pire est que les plantes saccagées mettront longtemps avant de repousser sur le chemin. Le mieux serait que tu les fasses replanter ; entre-temps, nous nous contenterons d'une seule entrée et sortie.”

Mais Ur-an ne voulut pas en entendre parler.

“C'est justement du chemin le plus large dont nous avons besoin pour nos troupeaux, dit-il en se fâchant. Si seulement il s'était agi de l'autre, on pourrait suivre ton conseil. Je suis tellement en colère contre ces imprudents !”

“N'oublie pas, Ur-an, que cela venait d'un cœur pur et d'un vouloir sincère, même si ce qu'ils ont fait était faux. Cela excuse bien des choses. Ne penses-tu pas que les petits les en auraient empêchés si vraiment c'était tellement faux ?

“Le fait qu'ils les aient laissé faire doit nous être une consolation mais, bien entendu, nous n'en dirons rien aux coupables.”

Du mieux que l'on put, on remit de nouvelles plantes sur les côtés du chemin et Ur-an renforça la garde sur ce passage. Il se faisait beaucoup de souci, et cela ne le laissait pas en paix, ni de jour ni de nuit ; il voyait l'agglomération attaquée et tous, grands et petits, traînés en captivité. Il ne voulait pas en parler à Bu-anan. Elle était tellement inébranlable dans sa foi en la protection d'Anu qu'elle ne comprendrait pas son inquiétude. Souvent, il se levait la nuit pour aller surveiller les gardes qu'il trouvait toujours à leur poste en compagnie des très vigilants ou-aous. Cependant, dans la journée, on ne gardait pas le fossé. Personne ne pensait que, de jour aussi, un danger pouvait survenir. -

Beaucoup de temps avait passé, mais l'attente joyeuse de la venue du Fils de Dieu n'avait pas diminué.

Puis, un jour, Bu-anan se retira dans sa case.

Celle-ci était assez grande pour permettre à la Mère blanche de s'y tenir pendant le jour lorsqu'elle voulait se recueillir ou qu'elle recevait des révélations des royaumes lumineux. Cependant, contrairement à son habitude, elle n'apparut pas non plus le lendemain au milieu de ses gens.

Inquiète, Ur-ana alla regarder dans la case de Bu-anan et se retira silencieusement lorsqu'elle la vit à genoux, le visage inondé de larmes. Elle fit en sorte que personne n'approche de la demeure de Bu-anan afin qu'elle soit entourée du plus grand silence.

“Elle doit avoir reçu des révélations très graves et très sérieuses, dit Ur-ana soucieuse. Je n'ai encore jamais vu notre Mère blanche dans un tel état.”

Une partie des hommes était occupée à retourner la terre pour les nouvelles plantations que les femmes devaient entreprendre sur l'ordre de Bu-anan. D'autres tendaient des peaux et en raclaient les derniers restes de chair. Récemment, on avait rapporté un riche butin. Soudain, un vacarme assourdissant s'éleva de la grande cabane où dormaient les ou-aous pendant la journée. Les animaux sautaient contre la grosse pierre qui était placée devant

l'ouverture et faisaient entendre des "ou-aous" désespérés.

Ur-an, qui s'était agenouillé sur le sol afin de pouvoir mieux travailler, se releva d'un bond.

"Les animaux perçoivent un danger ! s'écria-t-il. Des ennemis auraient-ils franchi notre fossé ?

Au même instant, des voix de femmes se firent entendre :

"Venez, les hommes, l'ennemi est là !"

"Tous au fossé !" s'écria Ur-an, et il ramassa son couteau. Même si ce n'était que le couteau qui lui servait à manger et à travailler, c'était toujours mieux que rien.

Les autres non plus n'avaient pas d'armes sur eux, mais tous se précipitèrent dans la direction d'où venaient les cris. C'est alors qu'ils virent des hommes assaillir l'agglomération, des hommes à l'aspect très différent du leur et de celui de leurs voisins. Ils étaient entrés par le large passage. Ils se saisissaient des femmes et des jeunes filles et regardaient à l'intérieur des cases basses. La curiosité les poussait davantage que le désir de conquête.

Mais Ur-an ne vit en ces gens que des intrus et se rua sur eux avec ses hommes. Les assaillants se mirent alors en position de défense. Mais avant qu'on en vienne au corps à corps, l'appel clair et sonore du hibou retentit trois fois. Les Tuimahs lâchèrent les couteaux qu'ils brandissaient et accoururent vers la case de Bu-anan. Surpris par le succès de ce cri de hibou, les étrangers voulurent s'élancer à leur poursuite, mais un mot de leur chef les arrêta et ils firent cercle autour de lui.

C'était un homme grand, de belle prestance, au visage clair sur lequel se lisaient alternativement la joie et la tristesse. Contrairement à ceux des Tuimahs, ses vêtements étaient extraordinairement somptueux. De la soie de couleur vive enveloppait étroitement ses membres, mais sans entraver les mouvements de son corps élastique. Une peau de tigre particulièrement belle était jetée par-dessus ses vêtements.

"Restez tranquillement ici jusqu'à ce que je vous appelle !" dit-il à ses hommes. Ils formaient une troupe assez importante de guerriers apparemment entraînés et bien pourvus en armes de qualité.

Tandis qu'ils se regroupaient et attendaient tranquillement, leur chef se rendit en quelques grandes enjambées jusqu'à l'endroit où les Tuimahs sans armes s'étaient rassemblés devant la case de Bu-anan pour écouter ses paroles.

Effrayée par les cris et le tumulte, elle s'était glissée hors de sa case et avait compris immédiatement que ce qui lui avait été annoncé le jour précédent venait de se produire : des ennemis étaient entrés sur le territoire des Tuimahs. A présent, il lui fallait parler, car le sang ne devait pas être versé ! Lorsque, accourus à son cri de hibou, les gens furent là, elle leur parla à haute et intelligible voix malgré le désarroi qui la faisait chanceler :

"Vous tous, écoutez l'ordre d'Anu : Quand des hommes entreront dans votre camp, conduits par un homme grand, vêtu d'une peau de tigre, n'opposez aucune résistance ! La volonté d'Anu est que vous les suiviez. S'il n'en était pas ainsi, il pourrait vous protéger comme il le fit lorsque les espions étrangers pénétrèrent chez vous."

Elle s'arrêta ; il lui était difficile de parler. Combien n'avait-elle pas lutté depuis la veille pour que la force lui soit donnée de comprendre cette chose inimaginable ! Ils devaient quitter l'agglomération ? Ils devaient se rendre en captivité ? Était-ce là, la volonté d'Anu ? Qu'avaient-ils fait pour être si durement punis ?

Les hommes non plus ne pouvaient concevoir ce qui leur était dit.

“Nous devons nous soumettre aux étrangers sans nous défendre ?”

“Nous devons quitter nos cases ? Ce ne peut pas être la Volonté d'Anu !”

“Depuis quand ne me croyez-vous plus ?” demanda Bu-anan tristement.

“Nous te croyons ! Pardonne-nous ! Mais c'est tellement dur pour nous !” s'écrièrent-ils tous, tels des enfants repentants.

L'homme à la peau de tigre contempla avec un étonnement indicible ces hommes robustes qui se laissaient conduire par la douce voix d'une femme. Elle possédait une beauté particulière. Où donc avait-il vu chose pareille ?

Il la regardait intensément.

Elle l'aperçut alors non loin d'elle, immobile. D'un signe de la main, elle l'appela à ses côtés, au milieu du cercle de ses gens. Il obéit, tout en pensant de mauvaise grâce : “

Voilà que, moi aussi, je la suis déjà ! Pourvu que ce ne soit pas un piège !”

“Étranger ! lui dit la femme en levant les yeux vers lui. Que ces yeux étaient donc vivants, profonds comme l'abîme ! Étranger, je ne sais pas pourquoi tu as pénétré dans notre agglomération. Si tu es décidé à prendre nos biens, sache que nous te donnerons de bon gré tout ce que nous possédons.

Si toi et tes guerriers, vous voulez vous emparer de nos femmes et de nos jeunes filles, sache qu'Anu ne le permettra pas. Quant à nous, nous ne lèverons pas la main contre vous, car Anu a donné l'ordre de ne pas verser une goutte de sang.”

L'étranger s'étonna. Jamais encore une femme ne lui avait parlé de cette façon. Jamais encore des hommes ne s'étaient soumis ainsi.

Pourquoi, au juste, avait-il pénétré sur ce territoire ? Lui et ses hommes avaient entrepris une expédition guerrière à la recherche de butin lorsque le sentier très clair à travers les buissons d'épines avait attiré leur attention, et ils l'avaient emprunté. Ce sentier les avait conduits dans un village singulier mais bien entretenu où travaillaient beaucoup de belles femmes et jeunes filles. C'est alors que les hommes étaient arrivés, dans un concert de hurlements inhumains qui rappelaient ceux des bêtes féroces. Tels étaient les faits. En somme, il n'avait rien voulu de ces gens. Devait-il maintenant se retirer ? Mais ils avaient eux-mêmes offert une rançon. Il serait bien bête de ne pas l'accepter !

“Calme-toi, ma belle !” était-il sur le point de dire, mais quelque chose de particulier dans les traits de Bu-anan l'en empêcha. Il remplaça donc cette expression par le mot “femme”.

“Calme-toi, femme, nous ne voulons pas vous importuner, ni toi, ni les autres femmes et jeunes filles. Mais fais apporter ce que tu veux nous donner afin que nous vous laissions vivre ici en paix.”

Il avait parlé dans une langue peu différente de celle des Tuimahs. Tous pouvaient le comprendre. Malgré cela, aucun ne bougea avant que Bu-anan n'en ait donné le signal. Elle s'adressa à Ur-an venu se mettre à ses côtés.

“Fais apporter les objets fabriqués dans les forges, et toi, Ur-ana, fais venir les tapis et les tissus, les ceintures et les vêtements de fête qui se trouvent dans la case des réserves”.

Ur-ana se permit de demander :

“Faut-il également aller chercher ce qui est destiné au Fils d'Anu ?”

Bu-anan répondit par l'affirmative en détournant la tête. C'était difficile, mais il le fallait. Elle le ressentait nettement. Soudain, l'un des hommes s'exclama :

“Tout cela n'est rien, même si nous devons tout perdre, si nous pouvons rester ici afin que le Fils d'Anu nous trouve quand il viendra”.

Ces paroles les aidèrent tous dans l'accomplissement de cette pénible tâche. Sans se lasser, ils apportèrent tous les trésors qu'ils possédaient. Tandis que la dernière pièce était déposée devant l'étranger, qui contemplait avec étonnement les produits d'un art dépassant de loin l'habileté des gens de sa tribu, retentit soudain un cri d'épouvante :

“Ça brûle ! Au feu ! Au feu !”

C'était vrai. Une des huttes avait dû prendre feu sans qu'on le remarque. Le vent emportait les flammes légères d'une case à l'autre. Avant qu'on ait pu songer à chercher du secours, plus de la moitié des demeures étaient en feu.

Il ne restait rien d'autre à faire que se sauver le plus rapidement possible à travers le passage conduisant dans la forêt.

L'homme à la peau de tigre appela alors ses guerriers ; il leur ordonna de ramasser soigneusement les trésors éparpillés sur le sol et de les transporter dans la forêt. Cependant, poussant un cri d'effroi : “Les ou-aous !” Bu-anan s'élança vers la grande cabane où les bêtes enfermées s'étaient remises à faire du tapage et à hurler. Déjà plusieurs hommes s'étaient joints à elle ; ils déplacèrent la grosse pierre.

Les animaux sortirent avec fougue par l'ouverture et, furieux, se jetèrent sur les étrangers. Ce n'est qu'au prix des plus grands efforts que les hommes réussirent à les rappeler. Les étrangers s'étaient déjà emparés de leurs armes pour se défendre contre les animaux qu'ils croyaient être des bêtes sauvages. Toutefois, ils constatèrent avec étonnement que ces bêtes féroces obéissaient aux hommes.

Certains d'entre eux les conduisirent dans la forêt et restèrent à leurs côtés jusqu'à ce qu'elles se soient calmées. Tous les Tuimahs avaient pu se sauver; pas un seul ne périt dans les flammes. Mais l'agglomération était complètement anéantie par le feu. Comment l'incendie avait-il pu se déclarer ?

“Lequel d'entre vous a mis le feu à ces cases ?” demanda l'étranger, le regard étincelant de colère.

Les guerriers soutinrent son regard et se turent.

“Parlez ! Je veux savoir la vérité ! Nous ne sommes ni des assassins, ni des incendiaires !” dit le chef d'une voix de tonnerre.

Alors Bu-anan s'approcha de lui ; elle tenait par la main une femme en larmes.

“Ne te fâche pas contre tes gens, homme-tigre ! lui dit-elle. Ils sont innocents. Cette femme et quelques autres ont, en une peur aveugle, mis le feu aux cases. Elles préféreraient mourir dans les flammes plutôt que de tomber entre vos mains. Leur foi en Anu n'était pas assez grande”, ajouta-t-elle amèrement.

L'étonnement de l'étranger allait grandissant. Quelle femme ! Et qui était Anu, dont elle parlait constamment ? Il le lui demanderait plus tard. Pour le moment, il fallait agir.

“Ecoute-moi, lui dit-il, je n'avais pas l'intention de vous emmener, mais maintenant vos cases sont brûlées et vous n'avez plus de demeures. Venez avec moi ! Vous pourrez continuer à

vivre comme vous en avez l'habitude, mais vous devrez travailler pour votre entretien et confectionner des bijoux et des tissus pour nos femmes. Êtes-vous d'accord ?”

Ur-an s'avança précipitamment :

“Plutôt ne pas avoir de foyer et garder notre liberté !” s'écria-t-il, et l'on sentait que les hommes étaient de son avis. Les guerriers étrangers comprenaient également ce sentiment. Mais Bu-anan éleva la main.

“Avez-vous oublié ce qu'Anu a fait dire ? leur demanda-t-elle. Lorsque viendra l'homme à la peau de tigre, suivez-le ! Anu lui-même a ordonné que nous partions avec lui. C'est pour cela qu'il a permis que nos huttes soient anéanties par le feu puisque j'avais moi-même oublié son commandement et que je voulais marchander notre liberté avec l'étranger. Plus tard, nous implorerons le pardon d'Anu.”

Mais à présent, je dis : “Anu, Dieu, nous sommes prêts à faire ta volonté, nous sommes tes serviteurs ! Accorde-nous la force à cet effet ; nous-mêmes ne l'avons pas !” Comme elle en avait l'habitude lorsqu'elle priait, Bu-anan avait étendu les bras à l'horizontale. Ce geste était d'une beauté indescriptible. Les guerriers étrangers, et surtout leur chef, contemplaient avec émotion ces gens qui leur apparaissaient comme des êtres venus d'un autre monde.

Presque respectueusement, l'homme-tigre s'approcha de Bu-anan et lui demanda : “Êtes-vous prêts ? Dans ce cas, nous allons partir.”

Elle allait répondre affirmativement quand une pensée jaillit en elle : les noirs ! S'ils partaient tous, les noirs seraient sans nourriture, car ils n'avaient pas l'habitude de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. De plus, des vingt femmes qui leur restaient, plusieurs étaient décédées dernièrement.

Enfin, c'étaient précisément ces hommes qui savaient fabriquer les précieux objets en fer forgé. On ne pouvait donc pas les laisser en arrière ! Tout cela, Bu-anan le dit au chef qui écoutait avec étonnement. De nouveau, il se mit à penser :

“Quelle femme ! Au milieu de sa propre détresse, elle pense encore aux autres. Ces gens ont raison de l'appeler Mère !”

Il se rendit avec elle et Ur-an aux forges souterraines. Tout y était si bien installé qu'il se mit à regretter de faire partir ces hommes.

La façon dont l'air était amené vers le feu des forges était parfaite. Pourraient-ils aménager de telles installations à un autre endroit ? Il demanda aux noirs - qui le regardèrent avec surprise - s'ils étaient capables de démolir les forges et de les reconstruire ailleurs. Mais il ne reçut pas la moindre réponse. Bu-anan et Ur-an, qui s'étaient rendus entre-temps dans les profondes galeries pour s'assurer qu'on n'avait pas oublié d'objets terminés, revinrent à ce moment-là vers l'étranger.

Furieux, celui-ci demanda si les noirs étaient toujours aussi obstinés. Bu-anan le regarda avec surprise :

“Pourquoi es-tu si violent, homme lumineux ? Cela ne te sied pas. Ces noirs sont de pauvres créatures. Tout ce qu'ils savent faire, c'est forger ; ils ne sont pas capables de saisir autre chose. De plus, ils ne peuvent pas parler. Il semble que leur langue ait un défaut. Nous y sommes habitués ; Ur-an, moi et quelques autres pouvons nous faire comprendre d'eux. Quant à leurs forges, ils n'ont pas besoin de les démolir ; je suppose qu'il y a aussi chez vous une

montagne avec des pierres, pour en construire de nouvelles.”

Cette dernière phrase contenait en partie une question. Le chef fit un signe de tête affirmatif.

“Cela ne fait donc aucun doute : ils pourront travailler tout aussi bien chez vous qu'ici, car leurs maîtres nous accompagneront, ils me l'ont promis.”

L'étranger n'avait aucune idée de ce que pouvaient bien être ces maîtres, mais il ne se creusa pas la tête à ce sujet ; il se réjouissait au contraire de voir que, là aussi, tout irait selon ses désirs.

“Voudront-ils travailler pour moi ?” se renseigna-t-il encore. Bu-anan le rassura.

“Ils ne savent même pas pour qui ils travaillent. Ils accomplissent simplement les ordres de leurs maîtres.” Et ceux-ci les feront travailler pour toi aussi longtemps que tu ne leur feras pas de mal. Puisqu'Anu nous envoie vers toi, il veillera également sur nous.”

Pour le chef, ces paroles étaient totalement incompréhensibles, mais il en conclut que les hommes étaient de bonne volonté et, pour le moment, il n'en demandait pas davantage. Sur l'ordre de Bu-anan, les noirs prirent avec eux leurs outils, les métaux et les pierres précieuses, et ils quittèrent les galeries souterraines.

Ils ne jetèrent même pas un regard de regret sur les lieux où ils avaient passé une longue vie active. Ayant compris qu'on avait besoin d'eux ailleurs, ils allaient ailleurs. A présent, le convoi était prêt. Les hommes qui s'occupaient des ou-aous avaient rapidement confectionné des liens avec des ceintures et des cordes en fibres et ils les passèrent autour du corps des animaux pour les conduire. Bu-anan contrôla tous ces liens afin de s'assurer qu'ils n'étaient pas trop serrés. Ce faisant, elle parlait à chaque animal avec bonté.

“Écoute, ou-aou ! Nous devons partir avec ces hommes parce c'est l'ordre d'Anu. Habituez-vous à eux. Plus vite vous le ferez et plus vite nous pourrons vous enlever vos liens.”

Les animaux levèrent la tête vers Bu-anan comme s'ils avaient compris ses paroles. Ceci étonna une nouvelle fois les étrangers. Les Tuimahs furent alors placés au milieu. Devant eux et derrière eux marchaient les guerriers ; à la tête du convoi se trouvait le chef étranger qu'ils appelaient Eb-ra-nit. Les Tuimahs s'étaient également partagés pour encadrer les femmes. Alors seulement venaient les noirs.

Le voyage à travers les forêts dura toute la journée, ce dont les Tuimahs, et surtout les femmes et les jeunes filles, n'avaient pas l'habitude. Toutefois, ils ne laissèrent rien paraître, car Bu-anan avait dit que la promesse selon laquelle ils pourraient voir le Fils sacré d'Anu ne concernait que ceux qui étaient de bonne volonté et savaient obéir. Tard dans la soirée, ils arrivèrent à une clairière où les guerriers se mirent à dresser des tentes.

L'une d'entre elles, très grande et bariolée, était pour Eb-ra-nit. Malgré leur fatigue, les Tuimahs émerveillés se pressèrent en foule pour l'admirer. Les femmes elles aussi auraient bien voulu la voir de près, mais l'appel de Bu-anan les en empêcha. Le chef s'approcha de la Mère blanche :

“Tout comme je suis le souverain de mes peuples, toi, tu es la souveraine de cette tribu. Veux-tu me faire l'honneur de partager ma tente ?”

De grands yeux étonnés plongèrent dans les siens. Bu-anan secoua la tête.

“Je te remercie, Eb-ra-nit, dit-elle avec fermeté. Je n'habiterai pas sous la tente d'un homme.

D'ailleurs, c'est Ur-an qui est notre chef, c'est lui que tu dois inviter."

"Je ne verrais pas la femme en toi, Bu-anan !" s'exclama Eb-ra-nit, que ce refus avait irrité.

"Mais tu dois la voir en moi, répondit la femme avec dignité. Nous sommes d'un autre genre que les hommes. Toi qui es un homme de Lumière, tu devrais pourtant savoir cela !"

Ce mot qui le faisait tressaillir, c'était la deuxième fois qu'elle l'employait ! Il faudrait absolument qu'il lui demande ce qu'elle voulait dire par là. Mais, pour le moment, il avait d'autres choses à faire. Il donna l'ordre de dresser pour les femmes la tente la plus grande et la plus aérée. Quant aux Tuimahs, aux noirs et à une partie des guerriers, ils dormiraient dans l'herbe, à la belle étoile.

"Nous devons encore veiller à ce que des bêtes sauvages ne viennent pas nous surprendre pendant notre sommeil" dit Eb-ra-nit quelque peu soucieux, étant donné le nombre de personnes dont il avait la responsabilité. Mais Ur-an lui affirma que les ou-aous ne laisseraient personne s'approcher du campement, ni hommes ni bêtes.

"Souviens-toi de leur fureur lorsque vous êtes venus. S'ils n'avaient pas été enfermés, ils vous auraient mis en pièces."

Le jour suivant apporta une surprise aux Tuimahs. Vers midi, ils arrivèrent dans la plaine où ils rencontrèrent un groupe de gens d'Eb-ra-nit qui gardaient un nombre important de grands animaux noirs. Les guerriers et les bêtes éprouvèrent un vif plaisir à se revoir. Ils paraissaient bien se connaître. De nouveau, il fallut que Bu-anan parle longuement aux ou-aous pour qu'ils s'habituent à ces nouveaux compagnons.

C'est alors que se produisit cette chose étrange : les guerriers montèrent sur le dos des animaux et n'eurent plus besoin de marcher. La bête le faisait pour eux ! Un étonnement sans bornes se lut si clairement sur le visage des Tuimahs que les guerriers éclatèrent de rire.

"Ne sont-ils pas comme des enfants !" s'écrièrent-ils, mais ils furent réprimandés par Eb-ra-nit.

Il demanda aux Tuimahs qui parmi eux aurait le courage de monter lui aussi une de ces bêtes noires. Tous les hommes se déclarèrent prêts à le faire. Ils brûlaient d'envie d'essayer cette chose nouvelle. Il fut donc décidé que chaque guerrier prendrait en selle devant lui un Tuimah. Mais que ferait-on des femmes ?

"Laisse-nous en arrière, Eb-ra-nit, proposa Bu-anan. Nous sommes sous la protection des noirs et nous vous suivrons lentement. Nous n'avons pas besoin non plus de la tente, car nous pouvons dormir sous le ciel d'Anu. Il faudra seulement nous laisser un guide afin que nous trouvions le chemin. Les ou-aous resteront avec nous. Dès qu'ils ne vous verront plus, nous pourrons les laisser en liberté."

Bien qu'Eb-ra-nit s'y soit refusé au début, il ne trouva pas de meilleure solution. De plus, Bu-anan l'assura à plusieurs reprises qu'Anu ne permettrait en aucune façon qu'il leur arrive le moindre mal. Puis elle pria Ur-an de maintenir la discipline parmi les hommes jusqu'au moment où elle les rejoindrait. Il leur faudrait se soumettre à tout ce qu'on exigerait d'eux, car telle était la volonté d'Anu. Ils devaient penser à la venue du Messenger divin.

"Crois-tu qu'il saura nous trouver, même dans un endroit étranger ?" lui demanda Ur-an quelque peu sceptique.

La femme l'assura qu'Anu savait parfaitement à quel endroit ils se rendaient. S'ils restaient purs, la promesse s'accomplirait. Les hommes partirent donc à cheval. Maints cris de terreur

poussés par les Tuimahs parvinrent jusqu'aux femmes qui, avec étonnement, suivaient des yeux un pareil miracle !

Bu-anan respira. Toutes sortes d'événements effrayants avaient été surmontés et elle était de nouveau seule avec les siens. Elle tourna le regard vers les noirs qui mangeaient, assis ensemble à l'écart. Un grand nombre de petits êtres se mouvaient rapidement parmi eux : les noirs étaient bien protégés. Bu-anan n'avait aucune crainte non plus pour les femmes et les enfants, ni pour elle-même. Ils étaient tous sous la protection d'Anu.

Ils trouveraient leur chemin malgré la fuite hâtive du guide qu'on avait laissé avec eux. Sans doute s'était-il senti mal à l'aise ! Bu-anan commença par donner l'ordre qu'on emploie cette demi-journée à se reposer. On leur avait laissé suffisamment de nourriture, et des fruits délicieux poussaient sur les arbres et les buissons. Ils ne connaissaient pas ces fruits sucrés de forme singulière. C'est pourquoi Bu-anan demanda aux petits êtres s'ils étaient comestibles. Puis tous savourèrent ces fruits qui fondaient dans la bouche.

Les huit femmes qui avaient allumé l'incendie s'étaient assises un peu à l'écart du cercle général. Elles savaient qu'elles avaient mal agi et que Bu-anan était fâchée contre elles. Celle-ci voulait toutefois attendre des directives d'en haut avant de leur parler. Il était clair pour elle qu'Anu avait toléré que cet incendie éclate afin de les inciter tous à suivre Eb-ra-nit. Malgré cela, il était répréhensible d'avoir mis le feu. Devait-elle les punir ? Devait-elle pardonner ?

Dans la nuit, elle reçut les éclaircissements demandés. Adana était heureuse qu'ils aient quitté si facilement leur patrie en obéissant à l'ordre d'Anu.

“Vous en serez récompensés, leur promit-elle. Vous pourrez voir le Fils de Dieu, vous tous et aussi les pauvres noirs qu'il délivrera de leurs liens. Seules les huit femmes qui ont douté de la grandeur d'Anu seront exclues. Dis-le leur, mais ne les punis pas. La punition les frappera.”

Bu-anan réfléchit à ce qu'elle venait d'entendre. Le bonheur emplit à nouveau son âme en pensant que la nostalgie de son cœur allait être assouvie. En comparaison de ce bonheur, que signifiait toute souffrance, toute peine ? Mais ces paroles restaient encore pour elle une énigme :

“Le Fils de Dieu délivrera les noirs de leurs liens !” Ils étaient libres. Seraient-ils donc attachés par Eb-ra-nit ? En réponse à sa question, Adana lui dit qu'elle verrait la chose et la vivrait.

Le matin, elle raconta aux femmes ce qu'elle avait pu entendre pendant la nuit. Les huit pécheresses se mirent à pleurer. Bu-anan leur parla et les pria de saisir clairement combien elles s'étaient rendues coupables envers le Maître des mondes. Après cela, elles devaient accepter toute punition imposée et être certaines du pardon d'Anu.

“Si Anu nous pardonne, pourrons-nous malgré tout voir son Fils ?” demandèrent les femmes, déjà à demi apaisées. Mais Bu-anan répondit négativement. Adana lui avait annoncé qu'il en irait autrement.

Puis on se remit en route. Le voyage était plus agréable depuis que les femmes n'avaient plus à suivre le rythme des hommes. Les petits êtres les conduisaient avec soin, en passant parfois par des chemins plus longs afin d'éviter les difficultés. Elles arrivaient chaque soir à une source ou à un petit lac. Il y avait toujours des fruits dans les environs et on découvrait tous les jours de nouvelles espèces savoureuses. Bu-anan avait repris les histoires qu'elle racontait le soir. Elle voulait aider ses protégées à s'endormir avec de bonnes pensées, si bien

que les femmes retrouvèrent leur gaieté et leur insouciance au cours de ce voyage. Toutes les souffrances étaient oubliées.

Devant elles il y avait deux buts merveilleux : retrouver les hommes et voir l'Envoyé de Dieu qui leur avait été promis. Plusieurs jours s'étaient écoulés avant que les petits leur annoncent qu'elles étaient à présent arrivées dans le pays du prince Eb-ra-nit. Elles seraient bientôt dans sa ville. Personne ne pouvait se représenter ce que cela pouvait bien être, et Bu-anan ne le pouvait pas davantage. Mais on verrait bien, se dirent-elles les unes aux autres.

Maintenant, les ou-aous devaient à nouveau être tenus en laisse par les noirs. Bu-anan dit sévèrement à ces derniers de ne les lâcher sous aucun prétexte. Les hommes la comprirent et répondirent par de larges grimaces. On fit halte pour la dernière nuit de ce voyage. La Mère blanche regrettait presque d'être arrivée au but bien qu'elle aussi eût hâte de savoir si les hommes avaient suivi les ordres d'Anu.

Comme toujours, Bu-anan avait recommandé aux noirs de s'installer à l'écart, ensuite venaient les ou-aous et, pour finir, les femmes qui reposaient ensemble, à l'exception des huit fautives qui se tenaient toujours en retrait bien que Bu-anan les eût invitées chaque soir à se joindre à elles. Au milieu de la nuit, les ou-aous se mirent à faire beaucoup de bruit. Pendant tout le voyage, cela ne s'était jamais produit. Les femmes se dressèrent, effrayées, mais Bu-anan leur dit à voix basse de se tenir tranquilles pour le moment.

Elle appela aussi doucement les huit autres qui, plus par obstination que par honte, ne voulurent pas s'approcher, même en cet instant. Mais quelque chose de curieux se produisit alors. Malgré leur fureur, les ou-aous ne quittaient pas leur lieu de repos et ne se précipitaient sur aucun ennemi. Quand Bu-anan les regarda, elle vit que de nombreux petits êtres retenaient les animaux. Ils devaient laisser s'accomplir ce qui devait arriver.

Sortant de la forêt, de grands hommes velus accouraient en grimaçant et en étendant des bras singulièrement longs. Ils poussaient des hurlements auxquels les ou-aous répondaient avec fureur. Les femmes s'effrayèrent. Quelques-unes se couvrirent le visage de leurs mains. D'autres contemplaient cette épouvantable apparition. Bu-anan s'était levée. En priant, elle étendit les bras au-dessus des femmes et des enfants : "Anu, Dieu, la peur étreint nos cœurs ! Nous sommes sous ta protection en laquelle nous nous confions. Rends-nous fortes !" Cette prière accomplit un miracle.

Les femmes sentirent la force et la confiance les pénétrer. Les hommes à l'épaisse toison s'étaient arrêtés dans leur course tandis que Bu-anan priait. On aurait dit qu'ils ressentaient la présence d'Anu. Mais ensuite ils se précipitèrent sur les huit femmes, les entourèrent de leurs longs bras et, en faisant de grands bonds, ils retournèrent vers la forêt d'où ils étaient venus.

"Anu, Anu !" s'écria Bu-anan. Elle savait que c'était là la punition de leur manque de foi. Toutes étaient bouleversées ; plus personne ne songeait au sommeil. Consolant et expliquant, Bu-anan leur parla.

Elle leur dit aussi comment les ou-aous avaient été retenus par les petits êtres. Puis elles prièrent et remercièrent d'avoir été sauvées. Sans courir d'autres dangers, les femmes arrivèrent devant les épaisses murailles qui entouraient la ville d'Eb-ra-nit. Elles furent retenues à la porte de la ville jusqu'à ce qu'on leur annonce de l'intérieur qu'elles étaient attendues. Quels curieux bâtiments ! Nulle part il n'y avait de cases. Tout était très différent de ce à quoi elles étaient habituées. C'était donc cela, une ville !

On conduisit les femmes fatiguées de leur voyage vers une place où elles purent s'asseoir. Quant à Bu-anan, elle fut invitée à se rendre au palais d'Eb-ra-nit. Elle confia le groupe des femmes aux bons soins d'Ur-ana et se mit en route sans hésiter. En chemin, son étonnement allait grandissant. Que de pierres amassées ! Et cela devait être des habitations ? Elles ne lui plaisaient guère. Celle d'Eb-ra-nit était encore beaucoup plus grande que toutes les autres. Elle était bariolée et étincelante. Les hommes donnaient à cette construction le nom de palais.

Elle se baissa instinctivement pour se glisser à l'intérieur en rampant mais, voyant que les hommes y pénétraient en restant debout, elle fit de même et, par cette ouverture, elle parvint dans une cour intérieure qui, au lieu d'être entourée d'arbres, l'était de bâtisses en pierres. Bien des gens allaient et venaient, et on faisait aussi traverser des bêtes noires dont les pieds résonnaient sur les dalles. Au milieu de cette cour jaillissait une fontaine ; elle était enchâssée dans la pierre. C'était beau, mais pour Bu-anan cela manquait de fleurs.

Des femmes s'approchèrent pour remplir des récipients ; ce faisant, elles plaisantaient avec les hommes ; étaient-ce leurs frères pour qu'elles soient si familières avec eux ? Bu-anan ressentit une pression, une sorte d'étranglement ; elle se détourna. Après une courte attente, une femme vint la prier d'entrer dans l'une des salles. Des salles ? Encore quelque chose que la Mère blanche ne connaissait pas, mais elle suivit cette femme accueillante. Elle pénétra avec elle dans une grande pièce, bien plus large que sa propre hutte. Elle était entièrement couverte de tapis. Il y avait des coupes précieuses un peu partout, et bien des choses que Bu-anan ne pouvait s'expliquer.

Il faisait sombre dans cette pièce. Il n'y avait pas de trous d'air en haut, mais dans l'un des murs latéraux se trouvait une large ouverture sur laquelle une étoffe semblait être tendue. Ainsi la lumière du soleil ne pouvait pénétrer à l'intérieur. Bu-anan venait de faire cette observation quand Eb-ra-nit s'avança. Il avait enlevé sa peau de tigre et, maintenant, on voyait encore mieux combien il était grand de taille et imposant.

“Alors, Bu-anan, dit-il joyeusement, cela te plaît-il ici ?”

“Non, répondit-elle franchement. Vous empêchez le soleil d'entrer chez vous. Faites-vous de même pour la joie ?”

Eb-ra-nit se mit à rire.

“Nous sommes contents que le soleil reste dehors, dit-il aimablement, sinon, il ferait trop chaud. Si nous voulons le voir, nous allons en plein air.”

Et soudain, il retrouva son sérieux.

“Nous n'empêchons pas la joie d'entrer chez nous, mais elle nous a quittés !” I

Il soupira, puis il se rendit compte qu'il parlait à une femme totalement étrangère. Il lui demanda avec amabilité si son guide les avait conduits par de bons chemins.

“Ton guide est parti dès le premier soir, répondit Bu-anan. Nous ne l'avons plus revu”.

“Mais comment êtes-vous parvenues jusqu'ici ? Qui vous a montré le chemin ?”

“Les petits serviteurs d'Anu nous ont conduites et protégées.”

Voilà qu'elle parlait encore d'Anu ! Qui était-ce donc ? Peu importe, il ne pouvait s'y attarder pour le moment.

“Écoute, Bu-anan, dit-il sérieusement, qu'allons-nous faire pour vos habitations ? Vos hommes ont dormi jusqu'à présent sous deux grandes tentes, mais je vous ai promis que vous vous sentiriez à l'aise chez moi. Dois-je vous faire construire des maisons ? Combien vous en faudra-t-il ? Votre chef n'a rien voulu décider. Il a dit que tu ferais cela avec l'aide d'Anu. Il vaudrait mieux que tu demandes à Anu de venir ici pour que nous puissions lui parler tout de suite.”

Il avait dit cela en souriant, tout content d'avoir eu cette bonne idée. Quelque peu effrayée, Bu-anan le regarda.

“Appeler Anu ? Tu ne sais pas qui est Anu, sinon tu ne parlerais pas si sottement, Eb-ra-nit”, dit-elle, sans se rendre compte de son impolitesse envers le prince. Personne ne lui avait jamais parlé de cette façon. Lui dire qu'il était sot ! Que lui faudrait-il encore entendre ? Mais cela l'amusait énormément. Enfin, quelque chose d'autre !

“Mais qui est Anu pour qu'on ne puisse pas l'appeler ?” se renseigna-t-il.

Bu-anan joignit les mains sur sa poitrine.

“Anu est le Maître du ciel et de tous les mondes ! C'est lui qui a tout créé, toi aussi, Eb-ra-nit. Il est également ton Maître ! Si tu ne sais rien de lui, je comprends maintenant la raison pour laquelle Anu m'a envoyée ici. Pauvre de toi, je te plains de tout cœur !”

Sa voix, à l'instant si solennelle, était devenue douce. Pour Eb-ra-nit, c'était là encore une chose entièrement nouvelle ; que lui, le prince le plus riche et le plus puissant à la ronde, soit plaint par cette pauvre femme nègre ! Mais, cette fois-ci, cela ne le fit pas rire ; une compassion trop profonde avait résonné dans la voix de Bu-anan.

“Une femme nègre ?” se demanda-t-il soudain. Il la regarda de plus près. Non, ce n'était pas une femme nègre ! Pas plus que lui n'était de race noire. La couleur de sa peau était d'ailleurs différente de celle des gens de sa tribu.

“Bu-anan, es-tu une Tuimah ?” lui demanda-t-il en suivant le cours de ses pensées.

“J'ai grandi parmi eux” fut la réponse évasive de Bu-anan.

Des serviteurs entrèrent ; ils désiraient savoir où ils devaient conduire les femmes. Il fallait donc mettre fin à cette conversation.

“Le mieux serait de dresser aussi des tentes pour vous, les femmes, jusqu'à ce que vous ayez décidé où vous voulez habiter, trancha-t-il. Conduisez les femmes en dehors de la ville, là où sont logés les hommes, et dressez des tentes en nombre suffisant. Quant à cette femme, elle aura une petite tente pour elle seule.”

“Je désire te conduire chez ma femme, Bu-anan” dit le prince au moment où elle allait s'en aller avec les serviteurs.

“Ne pourrait-on remettre cela à plus tard ? demanda la Mère blanche. J'ai déjà perdu trop de temps ici. Il y a longtemps que je devrais être auprès de mon peuple et m'occuper des ou-aous et des noirs.”

Que l'on pût qualifier de temps perdu celui passé en sa présence, cela non plus n'était encore jamais arrivé au prince adulé. Il faudrait qu'il raconte cela à sa femme ; les remarques naïves de Bu-anan parviendraient peut-être à faire renaître un sourire sur les lèvres si tristes de son épouse.

Entre-temps, après un aimable salut, la Mère blanche avait quitté la pièce. Il y avait

énormément à faire pour préparer le lieu où devaient habiter les Tuimahs et pour aplanir toute difficulté. Les femmes n'étaient pas contentes d'être obligées de dormir sous une tente, séparées de leur mari dont elles avaient été si longtemps éloignées. Elles comprenaient bien qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, mais elles bougonnaient.

Cependant, Bu-anan n'eut qu'un mot à dire, et les plaintes cessèrent. Elles étaient prêtes à faire également ce sacrifice pour l'amour du Fils d'Anu. Quant aux hommes dont les femmes avaient été enlevées, Bu-anan dut leur parler du châtiment qui avait frappé leurs compagnes. Ils accueillirent la nouvelle avec une certaine indifférence. Il se trouvait que justement ces huit femmes n'avaient apporté que peu de joie à leur mari.

Il était difficile de trouver un endroit où les ou-aous puissent courir à leur guise sans causer de dommages. On décida de leur construire une cabane comme celle dont ils disposaient dans leur patrie. Jusque-là, les bêtes devraient rester attachées. Pauvres bêtes ! Bu-anan ordonna que la cabane des ou-aous soit construite avant toute autre chose. Les hommes et les femmes attendraient.

Et les noirs ? Ils regardaient avec stupéfaction leur nouvel entourage et toutes ces choses dont ils n'avaient pas l'habitude et qu'ils comprenaient encore moins que les Tuimahs. Il faudrait s'occuper d'eux le plus rapidement possible. Bu-anan en parlerait à Eb-ra-nit dès le lendemain. Mais elle n'en eut pas l'occasion. Le prince avait autre chose à faire que de s'occuper de cette pauvre tribu de noirs.

Avec toutes ses occupations, il avait oublié ces gens. Bu-anan et Ur-an furent donc obligés de se débrouiller par leurs propres moyens.

"Allons voir Eb-ra-nit", suggéra Bu-anan qui se souvenait du chemin menant au palais. Elle conduisit Ur-an avec sûreté jusqu'au portail. Mais ils ne purent aller plus loin. Les gardes se mirent à rire quand les deux "nègres" demandèrent à entrer.

"Si notre souverain désire avoir votre visite, il vous fera appeler", dirent-ils aux deux personnes qui étaient là, conscientes de leur bon droit.

"A qui pourrions-nous donc nous adresser, mon brave, pour savoir ce que nous pouvons faire ?" dit Bu-anan toute confiante.

La sentinelle se mit à rire :

"Il n'est pas dans nos coutumes de demander. On fait ce que l'on veut faire, et si c'est faux on s'en aperçoit bien vite."

Ce fut tout ce qu'ils purent obtenir de cet homme. Ils devaient donc agir en conséquence. Ils retournèrent vers les tentes et envoyèrent les hommes chercher les matériaux nécessaires à la construction des huttes.

Tous avaient décidé qu'il était préférable de construire des cases comme celles qu'ils avaient eues chez eux plutôt que d'habiter dans des amas de pierres. Quelques jours plus tard, Ur-an - qui avait encore une fois essayé de pénétrer dans le palais - apprit qu'Eb-ra-nit était parti à cheval vers un pays lointain avec de nombreux guerriers. Il voulait combattre un prince qui avait l'audace d'être plus puissant que lui. Beaucoup de temps pourrait s'écouler avant qu'il ne revienne !

Les Tuimahs étaient donc totalement livrés à eux-mêmes à présent. Ils se mirent avec ardeur à la construction des huttes. Chaque homme érigea la sienne, disposée de façon à peu près identique à l'ancienne, dans leur patrie. Quant à celle de Bu-anan, ils y travaillèrent tous.

Ils voulaient la faire plus grande et plus belle que celle d'autrefois, mais la Mère blanche s'y opposa. Ur-an tenta de la persuader qu'elle devait montrer qui elle était. Elle ne devait pas rester en arrière par rapport au prince.

“Qui suis-je ? demanda Bu-anan avec un doux sourire. Je suis la servante d'Anu. Une servante ne peut prétendre au luxe”.

Sa case fut donc elle aussi construite comme autrefois. Bu-anan ne permit même pas que l'entrée soit plus haute, bien que le fait de pouvoir pénétrer chez soi sans avoir à se baisser lui ait paru agréable. Mais il manquait encore bien des choses pour que tout redevienne comme avant. Les gens avaient tout perdu dans l'incendie, et ici personne ne pensait à leur donner ne fût-ce qu'un bol. Ils n'avaient pas de blé pour faire du pain et pas un seul fruit qui leur appartienne. Après que Bu-anan eut exposé tout cela dans sa prière, elle reprit confiance.

La volonté du Maître de tous les mondes était qu'ils se suffisent à eux-mêmes. Bu-anan et Ur-an décidèrent que la moitié des hommes s'en irait chercher des fruits dans la forêt. Il y avait des arbres qui portaient un fruit semblable à du pain ; on s'en accommoderait en attendant d'avoir du blé. Quand le prince serait de retour, tout cela s'arrangerait. Pour l'instant, il fallait se restreindre.

Entre-temps, avec l'aide de leurs petits maîtres, les noirs avaient de nouveau installé leurs forges dans la montagne toute proche. Ils étaient les mieux servis, car ils avaient pu emporter leurs outils et, quand ils avaient faim, ils se montraient devant les cases et attendaient qu'on leur donne suffisamment de nourriture. Là aussi, Bu-anan veillait dans toute la mesure du possible à ce que les noirs reçoivent tout ce qu'il leur fallait.

“Songez, dit-elle aux Tuimahs lorsqu'ils furent rassemblés le soir autour du feu, qu'ils sont les seuls à travailler pour le souverain étranger, comme il l'a ordonné. Nos femmes n'ont pas encore d'ustensiles, pas de fibres, rien qui puisse leur permettre de confectionner quoi que ce soit, et pas même de bonne terre pour faire des bols.”

Les habitants de la ville venaient parfois par curiosité voir ce que faisaient ces êtres singuliers venus de l'étranger. Mais jamais ils ne demandaient si quelque chose leur manquait.

Ils n'imaginaient pas leurs privations, et Bu-anan avait sévèrement interdit que l'on réclame quoi que ce soit.

“Celui qui est un serviteur d'Anu n'a pas besoin de mendier chez les hommes”, disait-elle souvent.

Et les gens lui obéirent. Toutes les cases étant à présent terminées, les hommes décidèrent de repartir à la chasse. Ils prirent avec eux quelques ou-aous qui avaient jadis prouvé leur utilité dans ce genre d'expédition. Mais ils ne connaissaient pas encore la région ; ils ne savaient pas où les animaux sauvages s'abreuyaient ni où se trouvaient leur tanière.

Le butin fut donc maigre. Malgré tout, il y eut de nouveau de la viande. Ils remercièrent Anu avec ferveur.

“La prochaine fois, Ur-an devra vous accompagner, déclara Bu-anan. Nous demanderons alors aux petits de se joindre à vous et de vous montrer quels sont les meilleurs chemins.”

Les femmes s'en allèrent chercher des fibres dans la forêt avec Ur-ana. Elles rentrèrent lourdement chargées et commencèrent avec zèle à les tresser et à les entrelacer.

Peu à peu, l'activité grandit dans le petit domaine que les Tuimahs avaient trouvé ici en terre étrangère et, avec le travail, la joie revint dans les âmes oppressées. Mais souvent ils se

plaignaient le soir autour du feu de n'avoir plus rien pour l'Envoyé de Dieu et de ne plus rien pouvoir confectionner pour lui. Ils étaient devenus pauvres, pauvres comme des mendiants. Ils s'étaient habitués à n'être jamais complètement rassasiés, mais cela leur permettait toujours d'attendre le repas suivant.

C'est ainsi que beaucoup de temps passa sans qu'ils s'en rendent compte. Ur-an était une fois de plus allé au palais, mais seulement pour apprendre qu'Eb-ra-nit et ses guerriers n'étaient toujours pas de retour. Jamais il n'avait été absent si longtemps. Et soudain, le prince fut là ! On le constatait à l'agitation qui parcourait la ville. En une joyeuse excitation, tout le monde s'affairait. Des cris s'élevaient çà et là, mais ce n'étaient pas des cris de détresse.

Eb-ra-nit viendrait bientôt les voir à présent. Bu-anan attendit jour après jour. Le prince ne vint pas. Devait-elle essayer de parvenir jusqu'à lui ? Elle supplia Anu de la conseiller. Elle l'avait fait tous les soirs pendant ces jours difficiles, et l'aide était toujours venue d'une façon ou d'une autre. Cette fois non plus, le secours ne lui fit pas défaut.

Adana vint parler à Bu-anan. Bientôt, leur temps d'épreuve serait terminé. Bientôt, il leur serait permis de voir le Fils de Dieu. Les Tuimahs devaient être persévérants.

En apprenant cette heureuse nouvelle, Bu-anan en oubliait presque de demander conseil pour les choses de tous les jours, pourtant si nécessaires.

"Adana, que devons-nous faire pour mieux travailler afin que nos enfants et nos femmes puissent recevoir une nourriture plus abondante ?"

La gracieuse figure lumineuse se tut longtemps, puis elle dit :

"Je ne suis pas autorisée à te donner des conseils, Bu-anan, mais je peux te dire qu'Anu ne vous a pas oubliés".

"Bientôt les temps difficiles seront passés. Persévérez encore un peu !"

Bu-anan raconta cela à ses gens dès le soir suivant. Ils oublièrent qu'ils avaient faim, qu'ils étaient privés de tant de choses. La nouvelle qu'ils allaient bientôt voir le Fils sacré de Dieu les soulevait d'enthousiasme. Ils ne cessaient de pousser des cris de joie. Mais soudain, alors qu'ils reprenaient haleine, la voix bien timbrée d'Eb-ra-nit se fit entendre :

"Quelle victoire fêtez-vous ici à la lueur du feu ?"

"Nous nous réjouissons, prince !" répondit Bu-anan encore toute à la pensée de ce qu'il lui avait été permis d'annoncer.

"Puis-je m'asseoir parmi vous ? Voulez-vous me laisser participer à votre joie ?" demanda Eb-ra-nit.

Ils lui firent place avec empressement. Il regarda autour de lui.

"Quand le festin doit-il commencer ?" demanda-t-il, surpris de ne pas voir de préparatifs.

Pour montrer sa confiance, il ajouta aimablement :

"Je me réjouis, j'ai faim !" "Si tu as faim, prince, tu devras te contenter de ce que nous pouvons t'offrir. C'est bien simple, évidemment, mais nous le donnons de bon cœur", répondit Bu-anan.

Elle s'était levée. Avec l'aide d'Ur-ana, elle apporta différents fruits disposés avec goût sur

de grandes feuilles et, parmi eux, un de ceux qui ressemblaient à du pain. C'était tout.

Il prit un fruit pour ne pas les offenser, mais il était surpris. N'avaient-ils vraiment rien d'autre à lui offrir ? Peut-être avaient-ils déjà tout consommé eux-mêmes ? Ou bien ne voulaient-ils rien lui donner ? Bu-anan vit les pensées qui s'agitaient en lui. Elle avait été sur le point de dire :

“Nous n'avons rien de meilleur, et le peu que tu manges en ce moment est tout ce qui nous reste, ou presque.”

Mais elle devait attendre sa question. Ce n'était qu'à Anu qu'elle pouvait adresser des requêtes. Mais les pensées d'Eb-ra-nit s'envolaient déjà plus loin. On allait célébrer ici un événement heureux.

“Voulez-vous me dire quel est le sujet de cette joie que l'on entend de si loin ? Elle doit être bien grande !”

Tout ce qu'il disait, malgré son ton léger, était imprégné d'une si grande bonté qu'il était incompréhensible qu'il ne voie pas à quel point la tribu était dans la détresse.

Bu-anan était convaincue qu'Anu voulait qu'elle apprenne ainsi quelque chose.

“Pour le moment, ses bonnes pensées sont retenues de la même manière que le furent les ou-aous dans la forêt”, pensa-t-elle, et elle retrouva son calme.

Joyeusement, elle répondit à la question d'Eb-ra-nit :

“En vérité, notre joie est si grande que nos cœurs peuvent à peine la contenir. Imagine-toi, Seigneur, qu'il nous fut promis que bientôt nous pourrions voir le Fils sacré d'Anu !”

L'air pensif, le prince contemplant le feu.

“Bu-anan, pourrais-tu me dire qui est Anu ? Demanda-t-il. Ce n'est pas la curiosité qui me pousse à te poser cette question”, ajouta-t-il lorsqu'il vit de nombreux regards désapprouvateurs se poser sur lui comme s'il avait entrepris de toucher à un sanctuaire avec des mains impures.

“Anu est le plus haut, le Créateur et le Souverain de tous les cieux et de tous les mondes. Il est ton Maître et le mien, Eb-ra-nit !”

Bu-anan avait parlé d'un ton solennel et, spontanément, elle s'était levée. Tout aussi spontanément, Eb-ra-nit se leva lui aussi. Tandis que tous deux se tenaient debout près du feu, au milieu des hommes accroupis, beaucoup purent constater la singulière ressemblance de leurs statures et de leurs traits. Il émanait de ces deux êtres quelque chose de lumineux, de rayonnant ; leurs mouvements reflétaient une tranquillité intérieure, même si ceux du prince étaient encore quelque peu précipités.

“Eb-ra-nit, connais-tu Dieu ?” Doucement, la question avait jailli des lèvres de la femme.

Et l'homme répondit tout aussi doucement :

“Il y a des temps immémoriaux, je connaissais Dieu, mais ce savoir sommeillait en moi jusqu'à ce que le Prince de Lumière, auquel je viens de rendre visite, l'ait réveillé. A présent, je connais Dieu ! Si c'est à Lui que vous donnez le nom d'Anu, c'est au même Maître que nous adressons nos prières.”

“Sais-tu que Dieu a envoyé Son Fils pour qu'il vive parmi nous, les humains, pendant un certain temps ?”

Bu-anan avait posé cette question avec une insistance extrême. Le prince secoua la tête.

“Non, je ne le sais pas, et le Prince de Lumière ne devait pas non plus le savoir, sans cela il me l'aurait dit.”

“Cependant, c'est la vérité, l'assura Bu-anan. Anu lui-même me l'a fait savoir par sa messagère lumineuse.”

“Tu vois donc les lumineux, Bu-anan ? lui demanda le prince avec enthousiasme. Que tu es bénie !”

“Il m'est donné de les voir et de leur parler dès qu'Anu veut nous faire part de sa volonté ou nous donner un conseil. Nous sommes heureux, car nous sommes sous la protection d'Anu.”

S'étant de nouveau assis, ils continuèrent à parler de choses divines. Eb-ra-nit désirait savoir avant tout ce qui leur avait été annoncé au sujet du Fils de Dieu.

Il était saisi d'une vive admiration pour ces gens simples qui vivaient entièrement dans la connaissance de l'Éternel. Il lui faudrait parler plus souvent avec Bu-anan et Ur-an. Peut-être cela ferait-il aussi du bien à sa femme de connaître ces êtres remplis de foi ? La princesse Brana avait oublié toute joie de vivre et toute confiance depuis qu'elle avait perdu ses fils en pleine jeunesse.

Soudain, passant à un autre sujet avec l'impétuosité qui le caractérisait, il se tourna vers Bu-anan :

“Avez-vous quelque chose à boire pour moi ? J'ai soif.”

Ur-ana se leva et lui apporta un modeste récipient rempli d'eau fraîche. Elle le lui tendit avec grâce, comme une chose excessivement précieuse. Il en but une gorgée, puis il dit en souriant :

“J'aurais préféré du lait !”

C'était plutôt drôle qu'ils soient si peu généreux à son égard ! Voulaient-ils lui montrer par là quelque chose ou agissaient-ils sans arrière-pensées ?

Le visage de Bu-anan s'empourpra. D'une voix tremblante, elle dit :

“Seigneur, nous n'avons rien d'autre à t'offrir. Nous sommes pauvres. Nous n'avons pas de lait depuis que nos chèvres ont péri dans l'incendie.”

Il sursauta :

“Ne vous apporte-t-on pas de lait ? Assurément, vous avez parmi vous des enfants et des femmes qui ont besoin de soins. Pourquoi n'en avez-vous pas demandé aux messagers lorsqu'ils vous apportaient à manger ?”

Bu-anan ne savait que dire. Trop de pensées l'assaillaient. Le prince avait cru qu'on leur apportait de la nourriture ! Ce n'était donc pas intentionnellement qu'il les avait laissé souffrir de la faim, comme elle l'avait parfois pensé ! Eb-ra-nit allait et venait à grands pas devant le feu. Une vive agitation s'était emparée de lui :

“Parle donc, Bu-anan, demanda-t-il à la femme silencieuse pour l'inciter à répondre. Pourquoi ne demandez-vous pas ce qui vous est dû ?”

“Nous ne savions pas que nous pouvions le faire”, répondit-elle d'une voix hésitante.

Le prince la regarda attentivement et vit deux yeux pleins de larmes.

“Bu-anan, s'écria-t-il, femme, dis-moi donc ce qu'on vous apportait tous les jours comme nourriture et comme boisson ?”

“Seigneur... rien !”

“Rien !” s’écria Eb-ra-nit bouleversé. Rien ! Depuis tout le temps que vous êtes ici, rien ?”

Sa démarche devint plus saccadée, sa respiration se fit haletante. Comment avez-vous fait pour vous nourrir ?” demanda-t-il encore.

Une fois calmée, Bu-anan raconta de quelle façon ils s’étaient débrouillés.

“Pourquoi n’êtes-vous pas venus me voir ? N’aviez-vous pas confiance ?”

“Nous sommes allés au palais à plusieurs reprises. La première fois, on nous a renvoyés et, après, tu avais quitté le pays.

Seigneur, nous pourrions mieux nous tirer d'affaire si tu peux seulement nous faire donner un peu de blé pour nos champs, afin que nous puissions de nouveau faire du pain.”

“Pendant que je vivais des jours de grande félicité sur cette Terre, le peuple qui était venu avec moi en pleine confiance mourait de faim !” gémit le prince.

“Ces pauvres gens n’avaient même pas de pain !”

“Croyez-moi, à partir d’aujourd’hui, tout ira mieux. Vous recevrez ce dont vous avez besoin. Vous ne souffrirez plus de la faim. Avez-vous d’autres désirs que je puisse satisfaire ?”

“Prince, lui dit Bu-anan courageusement, peux-tu nous permettre d’envoyer quelques-uns de nos hommes dans notre ancienne patrie pour qu’ils nous rapportent de la terre glaise ? Nous n’en avons pas trouvé ici de semblable.”

“Que voulez-vous en faire ?” demanda Eb-ra-nit.

“Nous voudrions confectionner des bols. Les nôtres ont éclaté dans le feu”.

“N’avez-vous même pas de bols ni de récipients ?” demanda le prince horrifié.

“Ici aussi il y a de la terre qui peut servir à confectionner ce genre de choses. Mes gens vous indiqueront où la trouver. Que vous manque-t-il encore ?”

“Nous aimerions bien avoir un peu de laine pour confectionner un nouveau vêtement blanc.”

“Vous l’aurez dès demain”, promit le prince.

Les personnes présentes avaient suivi l’entretien avec un vif intérêt et une joie sans cesse grandissante. Ils crurent avoir mal entendu : ils auraient de nouveau assez à manger ! Ils pourraient manger à leur faim !

Les yeux étincelants, ils se regardaient les uns les autres et se faisaient des signes à la dérobée. Mais quand on leur promit aussi de la laine, leur joie explosa sans retenue.

“Le vêtement pour le Fils de Dieu ! Nous pourrions de nouveau le confectionner ! Nous pourrions le lui donner en cadeau quand il viendra !”

A la question du prince, Bu-anan expliqua qu’ils avaient été tellement tristes à l’idée de se trouver les mains vides en face du Fils sacré de Dieu, lui qui avait tout sacrifié pour eux, les humains.

Eb-ra-nit eut du mal à cacher l’émotion qui l’étreignait. Que ces gens étaient purs ! Les affres de la faim n’étaient rien pour eux en comparaison du don qu’ils désiraient faire à l’Envoyé de Dieu ! Longtemps encore, il resta avec eux, assis auprès du feu. Une fois la première agitation passée, Bu-anan avait demandé qu’on leur envoie un peu de nourriture pendant quelques jours seulement.

Il serait préférable pour eux tous qu'on leur donne du blé pour ensemer les champs, ainsi que quelques chèvres et quelques moutons. Cela leur permettrait de travailler et de produire eux-mêmes leur nourriture. Le prince le comprit. Il promit de leur envoyer tout ce que Bu-anan avait demandé. Il promit également d'aller voir les forges dans les prochains jours et de regarder les objets déjà confectionnés.

Lorsqu'il fut sur le point de partir, l'un des hommes lui dit avec confiance :

“Reviens auprès de notre feu ! Bu-anan sait si bien raconter.”

Cela aussi, il le promit avec plaisir. A présent, les Tuimahs commençaient à se sentir presque comme dans leur patrie. Une vie active régnait dans leur colonie à laquelle il ne manquait que le fossé aux épines. Mais ils n'en avaient plus besoin. Ils se trouvaient sous la protection terrestre d'Eb-ra-nit.

Le prince avait tenu parole. Il venait souvent admirer l'habileté des noirs au travail et, parmi ce qu'ils confectionnaient, il choisissait les objets qui lui plaisaient. Ce qu'il emportait était remplacé par des étoffes, des pierres ou autres objets que Bu-anan désirait. Mais il venait plus souvent encore le soir auprès du feu pour entendre parler de la venue du Fils de Dieu. Quelquefois, lui aussi parlait de Dieu, tel qu'il lui avait été décrit par le Prince lumineux, et il parlait également de ce Prince.

De temps en temps, il s'absentait pendant de longues périodes, et les Tuimahs se réjouissaient de son retour, exactement comme son propre peuple. La plupart du temps, il était auprès de celui qu'il appelait le Prince de Lumière. C'était certainement un être particulièrement lumineux, car Eb-ra-nit revenait toujours de chez lui plus rayonnant, et plein de bonté et de compréhension.

Bu-anan ressentait chaque fois une grande différence par rapport à sa visite précédente. Cette fois-ci, il était resté au loin particulièrement longtemps et rien n'annonçait encore son retour. Mais entre-temps, le bonheur avait fait son entrée au palais : une petite fille avait ouvert ses grands yeux heureux et avait fait retrouver à sa mère la joie qu'elle avait perdue.

Comme tous les autres, les Tuimahs se réjouirent que leur souverain, comme ils l'appelaient maintenant de plein gré, puisse recevoir cette bénédiction d'Anu. Et cela se produisit justement alors que le prince était absent ! On avait envoyé des messagers pour lui annoncer la nouvelle. Il reviendrait certainement le plus vite possible.

Sous la direction de Bu-anan, les femmes avaient tissé de fines étoffes pour l'enfant princier. Elles avaient également fait monter une belle pierre dans l'atelier des objets d'art. C'était devenu un bijou de toute beauté. Eb-ra-nit porterait le tout à sa femme dès qu'il serait de retour.

La princesse Brana n'avait pas encore fait appeler Bu-anan, et la Mère blanche n'avait pas osé se présenter au palais. Bien des jours passèrent avant que l'un des messagers n'arrive en toute hâte : le prince serait bientôt de retour. Mais il viendrait avec le Prince lumineux des Isra, le Prince Abd-ru-shin qui devait bénir le petit enfant. Tout devait être prêt pour le recevoir !

Bu-anan se réjouit de la venue de celui qui était si cher à Eb-ra-nit, celui à qui il était redevable de sa foi en Dieu. De nombreuses bénédictions s'étaient déjà répandues sur les Tuimahs grâce à ce Prince. Eb-ra-nit avait retransmis ce qu'il avait reçu, et Bu-anan l'adaptait de sorte que ces gens simples puissent eux aussi le saisir. Si seulement elle pouvait remercier Abd-ru-shin ! Peut-être viendrait-il un jour voir les forges avec leur prince ?

Elle s'imaginait sa venue un peu comme celle du Fils de Dieu. Pourquoi donc son cœur battait-il si fort, si intensément ? Pourquoi sa joie était-elle si grande dans l'attente de ce Prince lumineux ? Sa démarche devint aérienne. Elle ne pouvait s'attarder longtemps nulle part. Partout elle vérifiait si tout était en ordre ; partout il fallait que les choses soient les plus belles et les mieux faites.

Elle transmet son attente aux autres qui, eux aussi, sentaient à présent naître en eux une grande joie.

“Anu, Dieu, pria Bu-anan un soir, ce n'est pas encore ton Fils sacré qui doit venir, mais c'est sûrement l'un de tes lumineux serviteurs. Ce n'est pas mal, n'est-ce pas, de l'attendre avec une joie si profonde ?”

Quelques jours plus tard, il se fit dans la ville le vacarme coutumier annonçant que le prince était arrivé en compagnie de son hôte.

“Mettez vos habits de fête ! ordonna Bu-anan, qui semblait irradier de l'intérieur. Abd-ru-shin vient d'arriver, lui qui est près d'Anu. Je sens que nous allons vivre quelque chose d'extraordinaire.”

Un grand calme descendit sur l'agglomération des Tuimahs : la joie de l'attente les rendait muets.

“Est-ce le Messager divin qui arrive ?” demanda une très vieille femme. Elle n'avait pas compris qui était attendu.

Et, sans hésiter, Bu-anan avait répondu :

“Puisse Anu le permettre !” Pourquoi donc le Prince Abd-ru-shin, le Lumineux, et le Fils sacré de Dieu se confondaient-ils constamment dans ses pensées ? Pourquoi son âme priait-elle et implorait-elle sans cesse :

“Qu'il nous soit donné de le voir, Anu ! Accorde-nous cette grande grâce !”

Deux jours plus tard, une petite troupe d'hommes s'approcha de l'agglomération.

En tête s'avancait la silhouette familière et pleine de force d'Eb-ra-nit, au comble du bonheur et, à côté de lui... Il venait, Celui que Bu-anan avait vu dans son sommeil et à son réveil, Celui dont l'image reposait dans son âme pour en surgir à certaines époques, Celui qui était son Seigneur et son Roi ! Sa silhouette élancée était lumineuse, son visage viril était mince, et ses yeux luisaient comme des soleils.

Après avoir vu le rayonnement qui émanait de ces yeux-là, personne ne faisait attention aux autres hommes très lumineux, qui marchaient derrière Lui. Bu-anan était restée comme enracinée sur place, les bras étendus, en prière. Elle ne savait pas combien elle paraissait immatérielle, si gracieuse et transfigurée par une joie immense. Ses yeux, rayonnants eux aussi, étaient fixés sur celui qui se rapprochait toujours davantage.

A présent, les princes se tenaient devant elle. Eb-ra-nit était sur le point de la présenter à Abd-ru-shin lorsque des sanglots l'interrompirent, bientôt suivis de ce cri de jubilation :

“Toi, Fils sacré de Dieu, tu viens à nous ! Mon Seigneur et mon Roi, que je sers de tout mon être, il m'est permis de te voir ! Anu, du plus profond de notre âme, nous les pauvres et ignorants Tuimahs, nous te remercions de ta grâce ineffable !”

“Bu-anan, dit Abd-ru-shin d'une voix à la fois douce et sonore, tu me connais donc ?”

Avant que Bu-anan ait pu répondre, elle sentit qu'on tirait sur sa robe. Ur-ana se tenait

derrière elle et, toute excitée, chuchota :

“C'est le Fils de Dieu? C'est vraiment le Fils de Dieu ?”

Alors Bu-anan se tourna vers son peuple qui accourait et s'écria :

“Anu a entendu nos prières ! Le Fils de Dieu, le Fils sacré et éternel d'Anu est venu chez nous !”

Elle ne put continuer, sa voix se brisa tant son émotion était grande.

Combien de fois les Tuimahs avaient-ils essayé de se représenter ce qui arriverait lorsque le Fils de Dieu viendrait à eux ! Combien de fois avaient-ils réfléchi à ce qu'ils feraient et à ce qu'ils diraient! Et à présent que cet événement tant désiré, et cependant inconcevable, était devenu réalité, ils ne savaient plus qu'une chose : Celui qui se tenait debout devant eux était le Fils d'Anu !

Les yeux brillants, les lèvres tremblantes, ils s'approchèrent de lui, ils l'entourèrent, tombèrent à genoux devant lui et étendirent les mains en prière, mais pas un son ne troubla le caractère sacré de cet instant.

Profondément ému, Abd-ru-shin, qui jusqu'alors n'avait encore été reconnu par aucun peuple, regarda cette petite troupe d'adorateurs. Il leva les mains et les bénit.

Ils ressentirent la bénédiction et ne purent que balbutier ce seul mot :

“Merci !”

Alors Abd-ru-shin leur parla :

“Relevez-vous, vous qui m'avez reconnu ! Vous devez être de fidèles serviteurs de mon Père, votre Dieu, pour que ceci ait pu vous être donné. Qui vous a informés de ma venue ?”

Et l'Envoyé divin, lui qu'on avait si longtemps attendu, prit place sur un siège de peaux qu'Ur-an avait installé à la hâte avec les plus belles pièces qu'ils possédaient.

Bu-anan dut également s'asseoir pour raconter. Elle parla d'Adana. Abd-ru-shin eut un regard interrogateur, et elle comprit sa question.

“Anu permet quelquefois qu'Adana m'apporte un message, Fils de Dieu. Je la connais depuis bien longtemps.”

“Appelle-moi Abd-ru-shin, comme le font ceux-ci”, dit le Prince en désignant ses compagnons qui se tenaient un peu plus loin.

“Le moment n'est pas encore venu pour que l'humanité apprenne qui je suis. Aidez-moi à garder ce saint secret ! Le voulez-vous ?”

Ils le promirent par un signe de tête et par un bref :

“Oui, Seigneur !”

Ils étaient fiers d'être autorisés à garder un secret divin !

Eb-ra-nit invita ensuite le Prince de Lumière à venir voir les forges.

“Pouvons-nous venir avec vous ?” demandèrent les Tui-mah.

Ils voulaient profiter de chaque instant qu'ils pouvaient passer auprès de lui. Il inclina aimablement la tête en signe d'assentiment et, calmement, ils marchèrent derrière lui, deux par deux. Il remarqua qu'ils laissaient les femmes passer les premières, et il s'en réjouit. Lorsqu'il pénétra dans les couloirs souterrains peu profonds, il ressemblait à une flamme de lumière.

Tous le regardèrent avec étonnement. Lui, cependant, demanda qu'on fasse venir à la lumière du jour les forgerons avec leurs œuvres. Il se sentait trop à l'étroit dans cet air confiné.

Ur-an cria un ordre à l'intérieur. Alors les noirs obéirent et vinrent à l'air libre. Leurs yeux se dessillèrent. Ils laissèrent tomber ce qu'ils portaient et étendirent les mains en prière.

“Le Fils d'Anu ! Le Fils sacré de Dieu !” s'écrièrent-ils.

Leur allégresse ne connaissait pas de bornes. Il est vrai que les voix, qui n'avaient jamais servi, avaient des accents un peu rudes, mais personne n'y prêta attention. Tous virent et entendirent seulement le miracle qui s'était accompli : les noirs pouvaient parler, leurs langues liées étaient déliées !

Bu-anan s'avança et annonça :

“Adana avait promis que le Fils de Dieu libérerait les noirs de leurs liens. Nous n'avions pas compris. Voyez, c'est à présent devenu réalité !”

Abd-ru-shin parla amicalement aux forgerons qui répondirent en hésitant. Il loua leur habileté et accepta quelques-unes de leurs plus belles pièces après qu'Ur-an lui eut dit que les noirs les avaient préparées depuis longtemps déjà pour le Fils de Dieu tant attendu.

En partant, le Prince promit de revenir le jour suivant. Les Tuimahs devraient alors lui raconter d'où ils étaient venus. Ils l'accompagnèrent très loin en direction de la ville.

Ensuite, sans s'être concertés, ils se rendirent sur la place et demandèrent à Bu-anan de prier avec eux. Il était impensable pour eux qu'on pût faire autre chose après la venue du Fils d'Anu qui leur avait été promis.

“Tous ensemble, nous avons à présent atteint le but de notre aspiration, dit la Mère blanche avec un sourire radieux. Dites-moi, cet instant ne vaut-il pas tous les efforts que nous avons faits ?”

“Il vaut encore bien davantage ! affirmèrent la plupart d'entre eux. Et jusqu'à la fin de notre vie, nous ne devons pas avoir d'autre pensée que celle de suivre les chemins d'Anu.”

Longtemps, bien longtemps encore, ils restèrent ensemble, et Bu-anan trouva les paroles qu'il fallait pour que l'intuition de tous vibre en toute gratitude vers le haut.

Puis ils préparèrent leurs dons pour le jour suivant. Ils allèrent chercher la fine étoffe blanche, les belles coupes en métal et les autres objets qu'ils avaient confectionnés, ainsi que des bols et des récipients en terre, tout simples et artistiquement décorés par les femmes.

“Pouvons-nous également offrir la belle pierre ?” demanda Ur-ana.

Bu-anan donna son assentiment.

Ils apportèrent donc la pierre verte, qu'ils avaient à vrai dire destinée à la petite princesse

“Nous pourrions faire autre chose pour l'enfant de notre prince puisqu'elle reste ici”, se dirent-ils les uns aux autres.

Avec une bonté emplie d'amour, le Prince Abd-ru-shin accepta les dons que lui offraient la plus haute vénération et la foi candide.

Il revint deux jours plus tard, s'assit auprès d'eux et leur parla. Ils étaient devenus très confiants.

“Prince Abd-ru-shin, dit l'un des hommes parmi les plus jeunes, comme ils sont heureux ceux qui ont la grâce de te servir ! N'aurais-tu pas besoin de nous dans ton pays ?”

Le Prince sourit. Quand il souriait, on aurait dit que le soleil les inondait tous.

“N’êtes-vous pas bien chez Eb-ra-nit ?” demanda-t-il en lançant au prince un regard malicieux.

“Tout va bien pour nous ici depuis qu’il est allé chez toi, répondit l’un des hommes. Auparavant, il pensait davantage à lui-même qu’à nous. Maintenant, c’est le contraire. C’est un bon souverain.”

“Alors, je pense que vous devez rester avec lui. Mais j’ai une autre proposition à vous faire. Voulez-vous être mes serviteurs quand je reviendrai sur la Terre ? J’aurai besoin de nombreux serviteurs fidèles car, alors, je viendrai pour le Jugement !”

“Oui, nous le voulons ! dirent-ils tous avec un sérieux solennel. Appelle-nous, et nous viendrons pour te servir en toute fidélité !”

“Je vous appellerai quand le temps sera venu. N’oubliez pas votre promesse, vous, les Tuimahs !”

Alors l’Envoyé de Lumière les quitta, et leurs yeux ne le virent plus. Ce n’est que dans la nostalgie de leur âme qui allait à sa recherche qu’ils pouvaient le trouver.

A présent, ils attendent qu’il les appelle, ainsi qu’il l’a promis !

* * * * *